PREMIÈRE ANNÉE. — N° 24. Jeudi 17 Septembre 1908

TOUS LES JEUDIS

16 PAGES

L'ÉPATANT

5c

POUR LA FAMILLE

Librairie OFFENSTADT
3, rue de Rocroy, 3
PARIS (Xe)

ABONNEMENTS
Seine et Seine-et-Oise. 3 francs par an
Province....... 3 fr. 50 —
Étranger....... 5 francs —

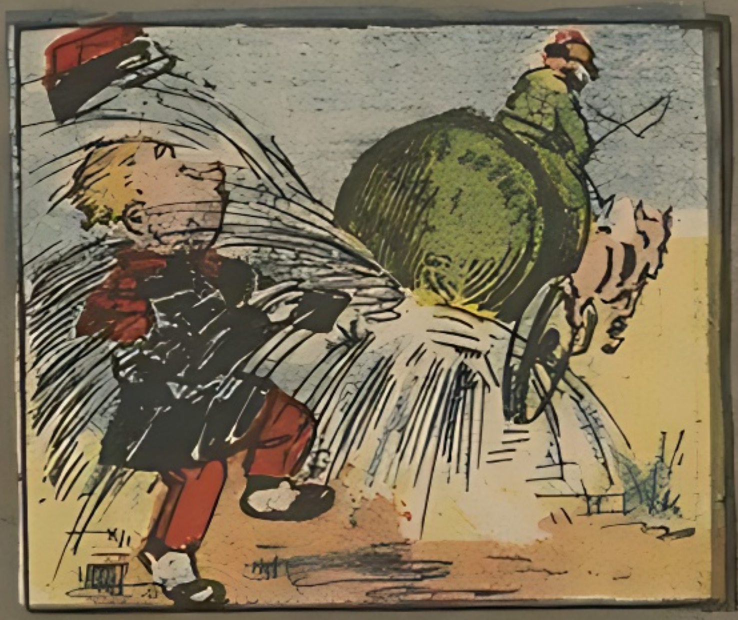
LAFLEUR A PARIS



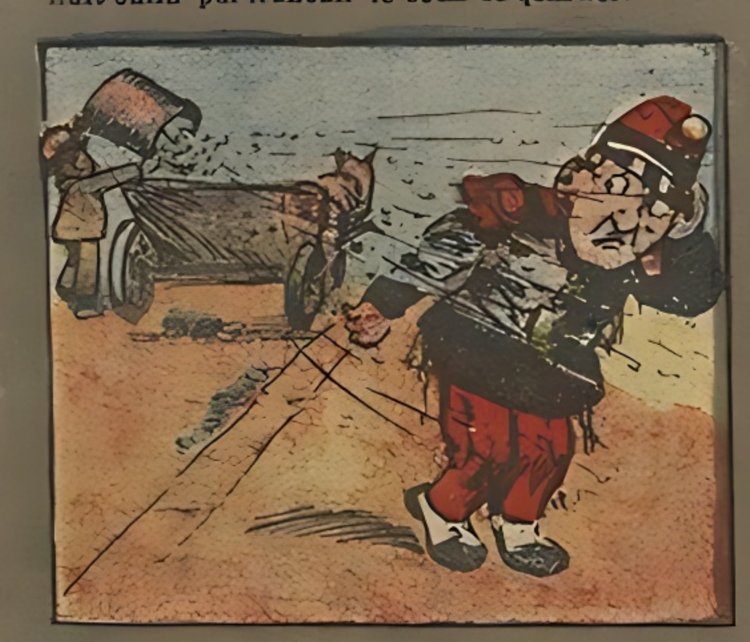
C'est la première fois que le bleu Lafleur vient à Paris ; aussi c'est avec une véritable émotion qu'il sort la première fois de la caserne. Après avoir fait demi-tour un nombre incalculable de fois, il finit enfin par franchir le seuil du quartier.



Bien astiqué, propre comme un sou, il compte aller demander à déjeuner à son cousin, marchand de vin à Belleville. Un peu ahuri cependant par le bruit de la grande ville il se met en route après avoir acheté un cigare pour se donner de l'allure.



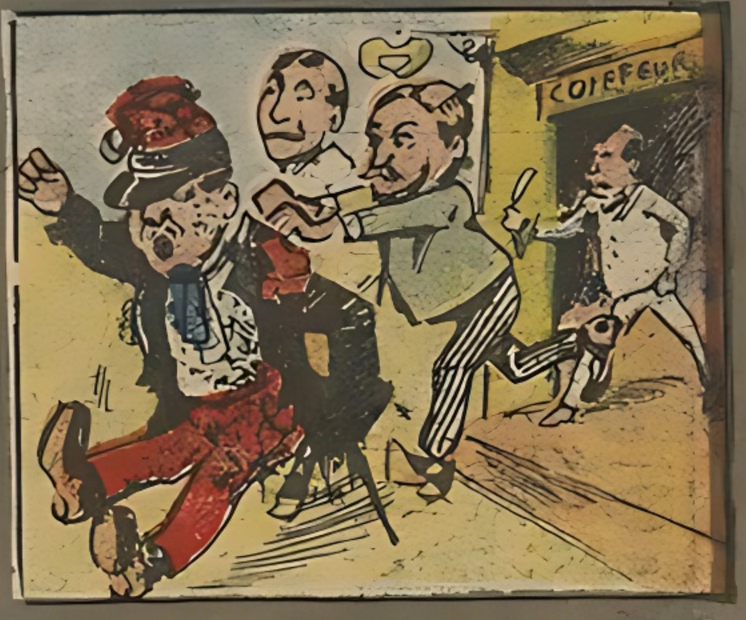
Mais Lafleur est passé trop près d'un gros tonneau, qui paraissait bien inoffensif cependant. Mais tout à coup le malheureux troupier a reçu une douche qui l'a trempé jusqu'aux os.



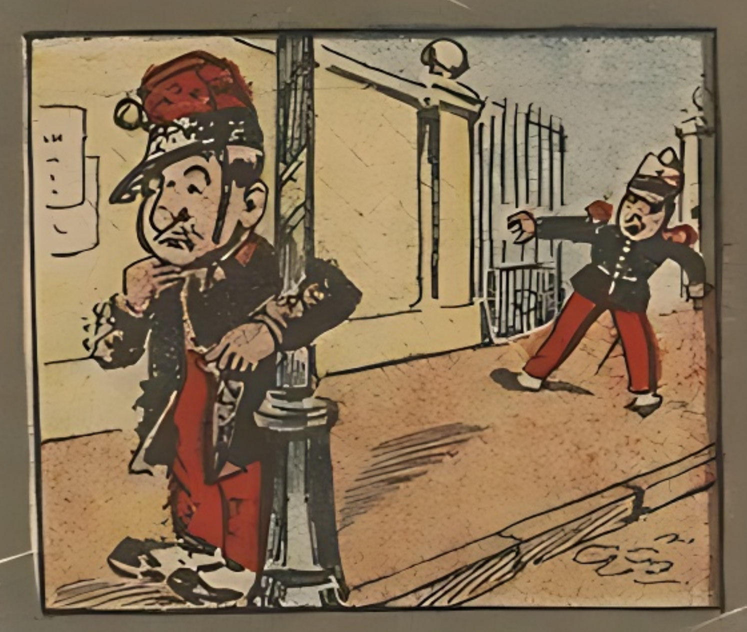
« Bah ! se dit-il, il fait beau soleil et cela va sécher. » Mais, hélas ! au même instant, un charretier, occupé à charger une voiture de gravats, le couvre d'une pluie de poussière rouge, blanche, verte qui change singulièrement l'uniforme de Lafleur et le recouvre d'une carapace informe.



Que faire ? On lui a dit de prendre le tramway pour aller plus vite. Il se changera chez le cousin mais le wattman le repousse sans pitié et c'est miracle s'il ne se rompt pas les côtes.



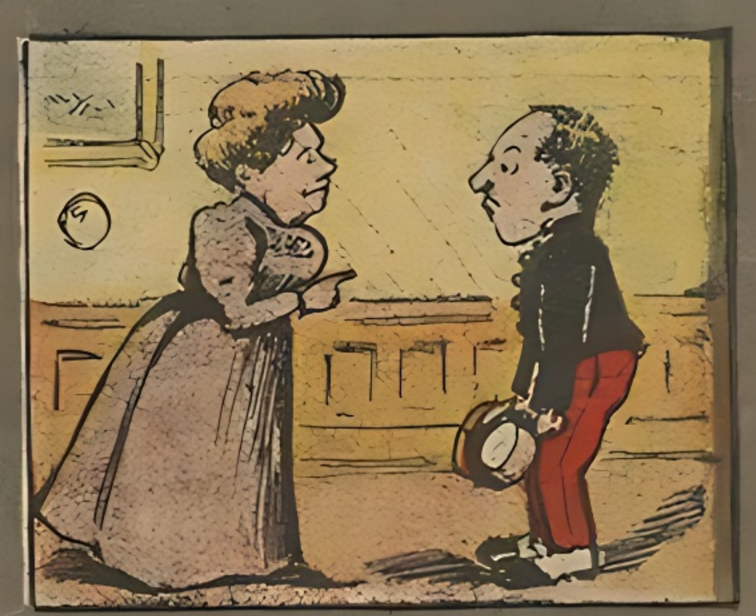
L'enseigne d'un coiffeur lui frappe les yeux. Sauvé ! Là, du moins, il pourra se brosser et se laver. Mais le patron, aidé de ses garçons, le rejette dans la rue avec indignation, après l'avoir passé à tabac.



Après avoir erré au hasard, tout loqueteux et recouvert de l'affreux mortier maintenant sec, il s'arrête et se soutient à un bec de gaz. Une voix grondeuse le fait sortir de sa rêverie. C'est le sergent de garde, qui va avertir l'adjudant...



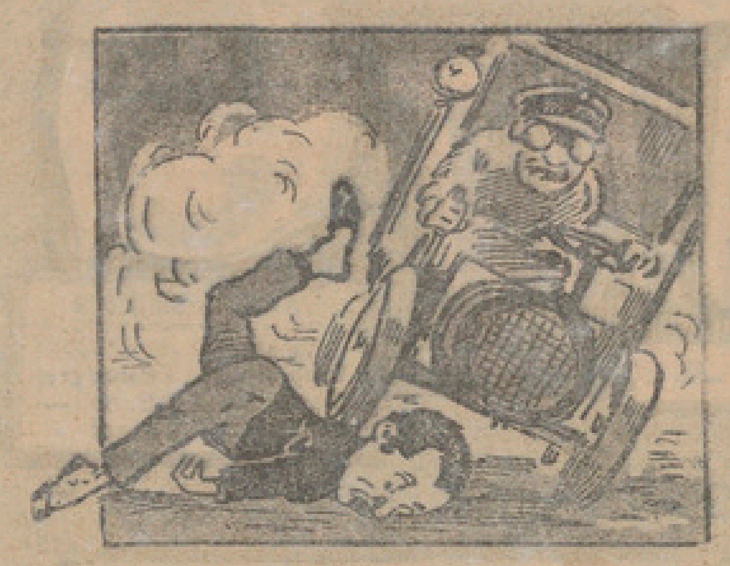
...qui ne fait ni une ni deux et colle au bloc pour huit jours l'infortuné Lafleur qui aura le temps de penser aux dangers de Paris.



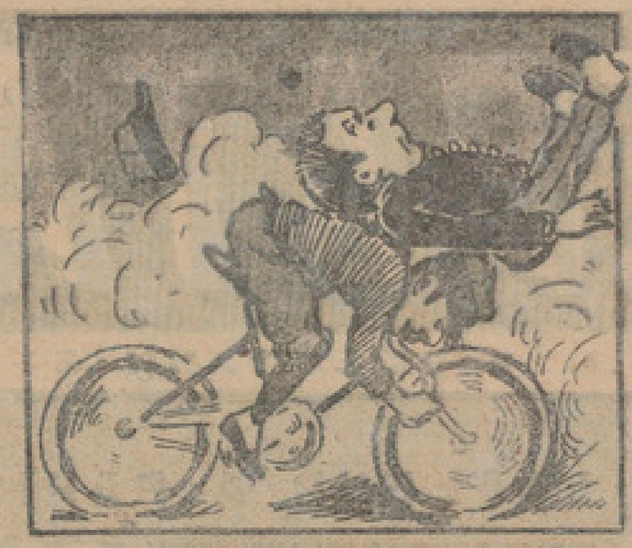
Cependant, la femme du colonel a demandé une ordonnance et le capitaine de Lafleur recommande ce dernier, heureux de se débarrasser de cette tête de fer. Dès le premier jour on l'envoie faire une commission chez le général.

(Voir la suite page 3)

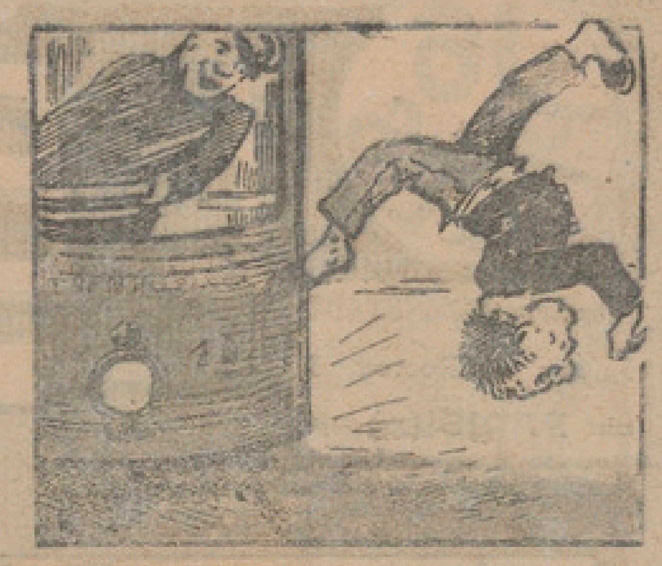
LAFLEUR A PARIS *(Suite.)*



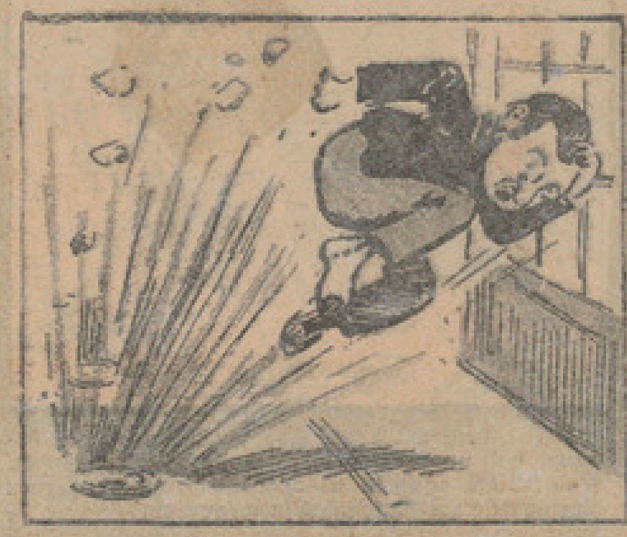
Mais il n'a pas fait dix pas qu'il est renversé par une auto. Il s'en tire indemne, ce qui prouve qu'il est bon parfois d'avoir la tête dure.



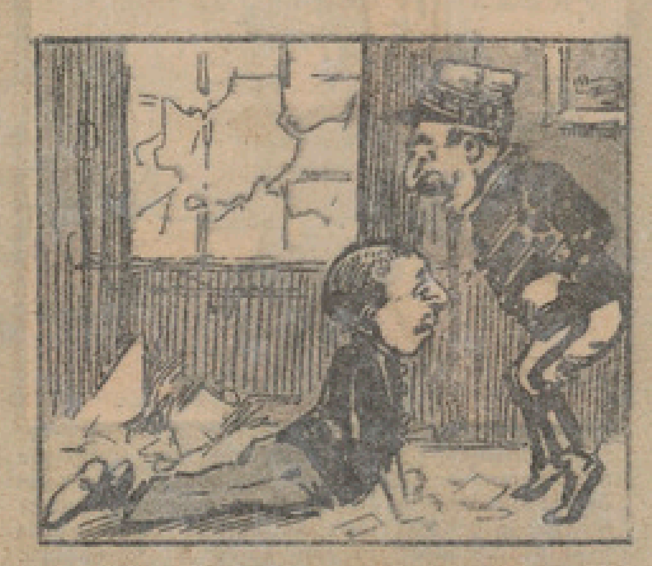
A peine relevé, un cycliste lui fait exécuter le double saut périlleux.



Affolé, il veut traverser, mais un tramway qu'il n'a pas vu l'envoie rebondir à 5 mètres.



Il tombe malheureusement sur un plot : le contact des clous de ses semelles le soulève et l'envoie comme une bombe...



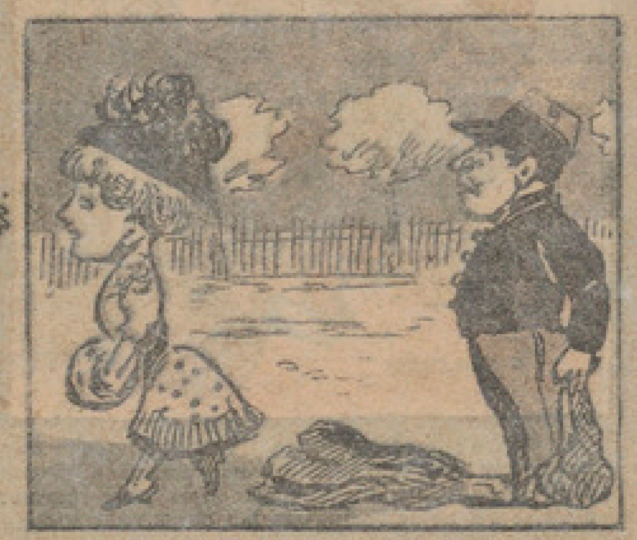
.. justement dans le bureau du général. Reconnaissant son supérieur, Lafleur lui déclare simplement : «Mon général, j'étais venu vous faire une commission de la part de la colonelle, mais je ne m'en souviens plus. »



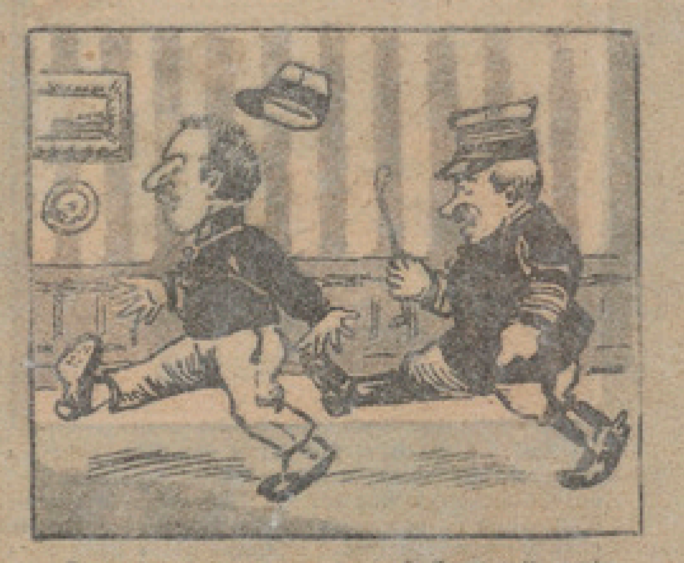
La fille du colonel est aussi bonne que belle. Aussi entreprend-elle de dégourdir le maladroit brosseur. Elle l'emmène au marché.



Lafleur, tout fier, suit sa jeune patronne sans regarder où il pose les pieds ; aussi les met-il sur la robe de la jeune fille.



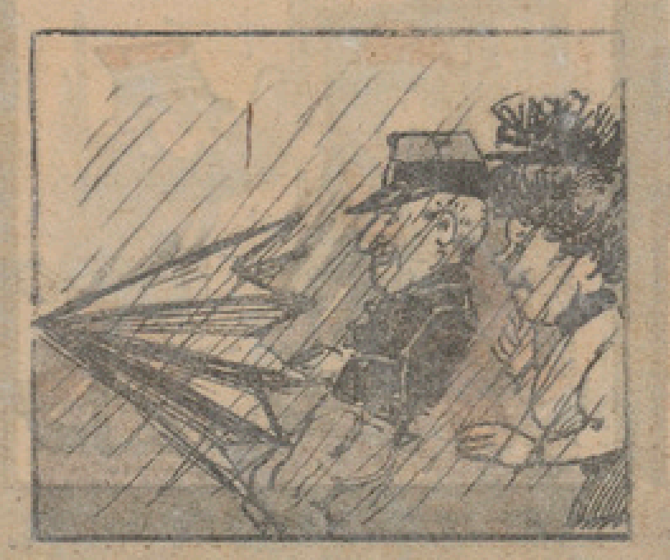
Et, comme il a le pas plutôt lourd, le vêtement se défait et tombe à terre. Heureusement que l'endroit est désert et qu'elle évite ainsi le ridicule.



En rentrant, vous pensez que Lafleur prit quelque chose pour son rhume de la part du colonel, comme on dit au régiment.



Enfin, ayant accompagné la colonelle dans des courses, la pluie vint à tomber, accompagnée d'un véritable ouragan. La colonelle voulut ouvrir son parapluie, mais sans y réussir, car elle se mettait contre le vent.



Lafleur lui indiqua qu'en lui tournant le dos, le vent l'aiderait à ouvrir le pépin. Et il joignit lui-même l'exemple à la parole.



Mais, à ce moment, une terrible rafale, s'engouffrant sous le parapluie, l'enleva dans les airs, entraînant avec lui Lafleur cramponné qui disparut bientôt dans les nuages. Jamais plus on n'entendit parler de lui



Jef Dewaël, s'apprêtait à sortir lorsqu'une dame se présenta chez lui.

La domestique introduisit aussitôt la visiteuse dans le cabinet de travail de l'habile policier Bruxellois.

— Je suis venue vous trouver, dit Mme Debacker, femme d'un des plus riches propriétaires de Bruxelles, au sujet d'une affaire très délicate, j'ai perdu, ou l'on m'a volé, un collier de perles de grande valeur.

— Veuillez, madame, avoir l'obligeance de me dire dans quelles circonstances ce collier a disparu, dit avec calme Jef Dewaël.

— Jeudi dernier, reprit Mme Debacker, je devais aller à Anvers pour assister à un grand bal donné par un de nos amis. J'avais emporté mes bijoux, et entre autres le collier en question. C'est en revenant d'Anvers que j'ai constaté sa disparition.

— Dans le train ?

— Oui, et si je viens vous confier cette affaire, c'est pour qu'elle ne soit pas ébruitée, car les circonstances dans lesquelles mon collier a disparu sont des plus mystérieuses, et l'affaire est délicate comme vous allez en juger.

— Où aviez-vous mis votre collier ?

— Il était enfermé dans un écrin en cuir que j'avais mis dans mon sac de toilette fermé à clef et qui ne me quitte jamais lorsque je voyage.

— Vous êtes bien certaine que vous aviez votre collier avant de prendre le train ?

— Oh ! j'en suis absolument sûre, car peu après avoir quitté Anvers, ayant besoin d'un objet qui se trouvait dans mon sac, je l'ouvris : le collier s'y trouvait, je l'affirme ; c'est entre Anvers et Gand que mon collier a dû disparaître.

— Quel train était-ce ?

— L'express de 6 h. 30, je me trouvais dans un compartiment de première classe avec ma femme de chambre, c'était un wagon à couloir

— Y avait-il quelqu'un d'autre dans le compartiment avec vous ?

— Oui, M. Claessens qui comme moi avait assisté au bal, et revenait à Bruxelles par le même train.

— M. Henri Claessens ?

— Oui.

— Je le connais vaguement, dit Dewaël qui se rappela avoir entendu dire que ce M. Claessens était dans une peu brillante situation, et qu'il avait emprunté de l'argent.

— Comment étiez-vous placée dans le compartiment ?

Mme Debacker expliqua qu'elle était d'abord assise dans un coin du côté du couloir le dos tourné à la locomotive et que Claessens était en face d'elle, sa femme de chambre était assise à sa gauche, dans l'autre coin, et le sac de toilette était entre elles, recouvert d'une couverture, au bout d'un moment ne se trouvant pas bien Mme Debacker avait changé de place avec Claessens, et avait pris le sac à côté d'elle. Un peu plus tard Claessens avait de nouveau changé de place et était venu s'asseoir près d'elle, le sac se trouvant entre eux.

— Y a-t-il longtemps que vous connaissez M. Claessens ? demanda Dewaël.

— Pas très longtemps, je l'avais rencontré plusieurs fois avant le bal.

— Comment se fait-il qu'il se trouvait dans votre compartiment ?

— Il m'avait demandé la veille par quel train je devais rentrer à Bruxelles.

— Je comprends, quand vous êtes-vous aperçu de la disparition du collier ?...

Mme Debacker répondit qu'elle s'en était aperçu lorsque le train avait quitté Gand. Elle avait mis sa main dans la poche extérieure du sac où était son mouchoir et avait découvert avec stupéfaction qu'une longue entaille avait été faite dans le sac à l'intérieur de la poche. Elle avait ouvert le sac immédiatement ; le collier avait disparu ! Claessens était descendu à Gand, ayant soi-disant affaire dans cette ville avant de rentrer à Bruxelles.

— Connaissez-vous son adresse ? demanda Dewaël.

— Rue Joseph II, n° 44, je crois.

Après avoir découvert la disparition du collier, Mme Debacker affolée avait demandé à sa femme de chambre si elle ne l'avait pas. Celle-ci indignée protesta et voulut se faire fouiller sur-le-champ, elles cherchèrent partout dans le compartiment, il faisait encore jour et ni elle ni sa camériste n'avaient quitté le compartiment entre Anvers et Gand.

— Quelqu'un d'autre est-il entré dans le compartiment ?

— Non. Le contrôleur même ouvrit simplement la porte et resta dans le couloir quand il demanda les billets.

— Qui lui donna les billets ?

— M. Claessens était à côté de moi, et je passai son billet au contrôleur qui me le rendit aussitôt. Ma femme de chambre avait nos billets et les montra au contrôleur.

— Mais puisqu'elle était assise à l'autre extrémité du compartiment, comment a-t-elle pu les lui montrer ?

— Elle s'est dérangée.

— Je comprends, dit Dewaël en réfléchissant, le couloir se trouvait naturellement à votre gauche puisque vous aviez changé de place, vous rappelez-vous de quel côté est venu le contrôleur ? venait-il de l'avant ou de l'arrière du train et pouvez-vous me dire à peu près où se trouvait votre wagon.

— Vers le milieu du train. Le contrôleur venait de l'avant, mais je l'avais déjà vu passer une fois venant de l'arrière.

— Bien. Vous soupçonnez M. Claessens d'avoir commis le vol je suppose ?

Mme Debacker n'osa répondre affirmativement, mais fit un signe de tête.

— Très bien, rentrez chez vous, et ne parlez pas de notre entrevue. Donnez-moi je vous prie votre adresse, je vous tiendrai au courant de l'affaire. Je ne peux rien vous promettre, mais j'ai bon espoir de retrouver votre collier.

Mme Debacker remercia Dewaël qui prit son chapeau et la reconduisit à la porte où sa voiture attendait, puis il héla un fiacre et se fit conduire à la gare du Nord.

— Attendez-moi dit-il au cocher, je reviens de suite.

— Dewaël se rendit dans le bureau du chef de gare qu'il connaissait :

— J'ai besoin d'un renseignement, lui dit-il, pouvez-vous me dire si un inspecteur a contrôlé les billets dans l'express de 6 h. 30 venant d'Anvers hier soir ?

Le chef de gare appela un employé, et lui donna des ordres.

Au bout de 10 minutes Dewaël était renseigné. Aucun inspecteur n'avait été chargé de contrôler les billets dans l'express d'Anvers.

Jef Dewaël remercia le chef de gare et se fit conduire chez Emile Vandenstraat, un de ses amis intimes.

— Je suis très fâché de vous déranger dit Dewaël, mais il s'agit d'une affaire importante. N'êtes-vous pas revenu d'Anvers par l'express de 6 h. 30 hier soir, ainsi que vous me l'aviez annoncé avant votre départ de Bruxelles.

— Oui, en effet, je suis rentré hier soir, et je me proposais d'aller vous voir aujourd'hui. Mais pourquoi cette question ?

— Je vous expliquerai, mais, dites-moi, vous rappelez-vous comment était l'individu qui contrôla votre billet ?

— Oui, c'était un homme qui avait une barbe et des moustaches brunes.

— Après avoir contrôlé votre billet, vous rappelez-vous de quel côté il est parti ?

— J'ai remarqué qu'il était déjà passé une fois et c'est en revenant qu'il a demandé les billets.

— Oui, en venant de l'avant du train, je sais cela, mais dites-moi où se trouvait à peu près votre wagon et dans quel compartiment étiez-vous ?

— Vers le milieu du train dans l'avant-dernier compartiment.

— Hum ! j'aurais bien voulu savoir quelles étaient les personnes qui occupaient ces deux derniers compartiments.

— Je peux vous le dire, car je me suis promené quelques instants dans le couloir.

— Après le passage du contrôleur ?

— Oui, 10 minutes après environ, juste avant d'arriver à Gand, un des deux compartiments était réservé aux dames seules et l'autre, le dernier, était un compartiment de seconde classe, dans lequel se trouvait un seul voyageur.

— Ah ! très bien, dit Dewaël, comment était-il ?

— Tout rasé, sauf deux légers favoris bruns, il était en train de lire un journal lorsque je suis passé devant son compartiment.

En arrivant à Bruxelles, je pris une voiture pour me faire conduire chez moi, et je remarquais que le voyageur aux favoris bruns prenait un fiacre dont je connais le cocher qui m'a conduit plusieurs fois, il portait une grande valise et un sac plus petit.

— Vous ne connaissez pas le nom du cocher ?

— On l'appelle le « Grand Léon », il est facile à reconnaître à sa taille et à ses cheveux roux, du reste il stationne presque toujours aux alentours de la gare du Nord.

— Merci, c'est tout ce que je voulais savoir, je me sauve.

Grâce à ces précieuses indications le détective n'eut pas de peine à retrouver le cocher qui avait pris la veille le voyageur aux favoris bruns ; s'étant informé de l'adresse où il s'était fait mener, le cocher répondit qu'il avait conduit son client, 44, rue Joseph II. Jef Dewaël en resta tout stupéfait.

— L'adresse de Claessens ! murmura-t-il, M. Debacker avait raison après tout, c'est une affaire bien bizarre.

Le détective se fit conduire sur-le-champ par le « Grand Léon » à l'adresse que celui-ci venait de lui donner.

Il sonna, et une servante vint ouvrir la porte.

— M. Claessens est-il chez lui ?

— Non, monsieur, il est sorti.

Dewaël réfléchit, puis dit :

— Ah ! il est rentré de la campagne, alors !

— Oui, monsieur, il est rentré hier soir à 10 heures.

— Tiens ! dit Dewaël nonchalamment, je croyais qu'il devait rentrer par le train de 7 h. 20.

— Non, monsieur, monsieur s'est arrêté en route à Gand, où il avait affaire, le valet de chambre est revenu seul avec les bagages, et M. Claessens est rentré plus tard.

Instantanément le détective devina ce qui s'était passé. Sortant un louis de sa poche, il dit à la servante :

— Je voudrais voir le valet de chambre ?

La domestique le regarda avec défiance.

lissant, comme vous le voyez, à un petit ruisseau peu profond, facile à suivre avec de l'eau à mi-jambes, la route idéale pour ceux qui ne veulent point laisser de traces de leur passage! Et, je fus persuadé que l'on avait marché sur ce tronc d'arbre, car vous pouvez constater qu'en deux endroits, un peu d'écorce desséchée est fraîchement décollée, certainement détachée sous des pas humains.

— Merveilleux! stupéfiant! répétait Pitache enthousiasmé.

Parvenu au ruisseau, Pierre Audet regardait autour de lui.

— Oui, mais qui pourra dire s'ils ont remonté ou descendu le courant?

— C'est vrai! dit le docteur avec désappointement. Nous ne sommes pas plus avancés qu'auparavant!

— Eh! laissez donc faire le capitaine! s'écria Victor avec humeur. Croyez-vous qu'il ne saura pas débrouiller tout cela!... Il est plus malin que tous les diables réunis, allez!....

Harley sourit et frappa doucement sur l'épaule du jeune marin.

— Tu as la foi, toi! Eh bien, je vais essayer de la justifier. Toutes les probabilités sont pour que vos gens se soient dirigés vers le Grand Lac, c'est-à-dire qu'ils aient descendu le ruisseau où nous sommes... Et, je présume que, pour nous engager encore dans une mauvaise voie, au cas où nous aurions éventé cette piste du tronc d'arbre, à quelque distance d'ici, en amont, ils auront laissé une trace bien visible... Va, Victor, remonte le ruisseau et examine attentivement les bords à cent mètres environ d'ici.

— Soyez tranquille, capitaine, je n'aurai pas mes yeux dans ma poche!

Au bout d'un quart d'heure, on vit revenir le jeune homme, radieux.

— Oui, oui, vous aviez raison!... Là-bas, on a brisé plusieurs branches et dégradé le bord du rivage!...

— Cependant, suggéra Pitache, si c'était quand même la bonne piste?

Vallençais haussa les épaules sans daigner répondre.

— En avant! cria-t-il en suivant le courant de l'eau.

Ils marchèrent plusieurs heures, inspectant minutieusement les deux rives, sans que rien put leur révéler un passage quelconque.

— Ah! ils sont bien forts! s'écria Pitache. Ou alors, ils n'ont point suivi le chemin.

Harley ne répondit rien, impassible et guettant toujours avec le même soin.

Tout à coup, Victor eut une exclamation sourde et s'élança.

Se baissant, il ramassa entre deux pierres à fleur d'eau, quelque chose qu'il brandit avec triomphe.

— Ah! je pense que les fruits ne poussent pas tout grillés, ici! s'écria-t-il joyeusement.

Et il tendit à Vallençais un petit fruit d'arachides rôti.

Vallençais hocha la tête avec satisfaction.

— Evidemment, cela a été perdu récemment, car la coque n'est pas encore imbibée d'eau.

On était arrivé à un endroit où le ruisseau, s'encaissant entre des rochers, devenait plus profond.

Pierre Audet, qui marchait en avant, plongea subitement dans un trou, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture.

— Oh! s'écria-t-il, j'ai idée qu'à partir de ce moment, ils auront repris la route de terre.

Harley acquiesça.

— C'est probable. Ils devaient croire nous avoir dépistés, et de plus, l'endroit était bon pour gravir la berge sans laisser de traces sur ces rochers...

Il s'interrompit.

— Et pourtant, en voici, des traces!... Il était visible que de l'eau avait coulé dans les creux de la pierre, dégouttant sans doute des vêtements et des chaussures des voyageurs.

Barao appela :

— On a fait du feu!... Venez voir, on a campé ici!...

Tous le rejoignirent et virent des cendres, des tisons à peine éteints, l'empreinte de pieds, l'herbe et les buissons foulés.

Harley poussa tout à coup un léger cri.

— Quoi donc? fit le docteur avec empressement.

Harley montra le tronc d'un arbre.

— Regardez!...

Pierre Audet s'écria :

— La trace d'une balle!

— Deux! rectifia Collin.

— Qu'est-ce que cela veut dire? demanda Pitache.

Audet fouillait l'écorce avec son couteau, et extirpait un morceau de plomb.

— C'est une balle de revolver!

Vallençais expliqua :

— Ceci prouve qu'en cet instant, Camille est sortie de l'état de suggestion où elle se trouvait, qu'elle a compris ce qui lui arrivait, et qu'elle a essayé de se défendre.

— Sapristi! s'écria Pitache. Cela devient palpitant!...

Barao revenait en bondissant des fourrés avoisinants qu'il battait.

— Un homme mort, là, fit-il laconiquement.

L'on se précipita à sa suite.

C'était, sous un buisson, le cadavre d'un homme bronzé, vêtu à la mode de Malabar.

— Une balle dans la tempe!... Pas maladroite, notre amie Camille! s'écria le docteur.

— Ce sont bien les Hindous les coupables de son enlèvement! constata Harley, les yeux attachés sur le cadavre.

— Docteur questionna Collin, vous devez pouvoir nous dire à peu près quand cet homme est mort?.., Cela est très utile pour savoir si nous sommes près de mamselle Camille.

Pitache palpa le corps, l'examina avec soin.

— La mort ne peut pas remonter à plus de quatre ou cinq heures, déclara-t-il.

Harley fit un geste de satisfaction.

— Tout va bien!... Nous ne tarderons pas à les rejoindre!... D'autant plus qu'avec un seul gardien, Camille doit opposer le plus de résistance possible!...

Collin hocha la tête.

— Elle sera bien obligée de céder à la force, la pauvre demoiselle!...

— Ce qui est étonnant, remarqua Pierre Audet, c'est qu'on lui eût laissé son revolver.

— Il était caché sur elle, répondit Harley, et sans doute ces gens n'ont pas voulu la fouiller, de peur de troubler cet état hypnotique qui la leur livrait, et dont un hasard quelconque l'a tirée inopinément.

Tout en parlant, ils avaient avancé d'un bon pas, relevant facilement la trace de ceux qui les précédaient.

Soudain, Victor Collin s'arrêta, prêtant l'oreille.

— Entendez-vous, capitaine?

Vallençais demeura attentif durant quelques secondes.



Debout dans le canot, l'Hindou avait saisi la malheureuse Camille complètement enveloppée dans des étoffes serrées. (Voir le nº 25.)

— Le ressac!... Nous sommes tout près du Grand Lac!...

— Que distinguez-vous donc? demanda Pitache. Je n'entends rien, sinon une sorte de léger bourdonnement de mouches...

Harley sourit.

— Si vous étiez marin, vous reconnaîtriez aisément le bruit de l'eau frappant le bord du rivage.

Et comme il fallait désormais avancer avec prudence et sans bruit, il fit enlever les bottes de ses compagnons qui les remplacèrent par des chaussures de palmier tressé.

Des arbres élevés, au feuillage épais, interceptaient les rayons du soleil; une chaleur lourde et humide pesait sous bois; tandis que parvenait une forte odeur marécageuse. Le son régulier de l'eau venant heurter la plage augmentait...

Subitement, un cri aigu traversa cette torpeur!... Et, trois fois, une voix de femme implora à l'aide!...

— Au secours!... A moi!... Oh!... à moi!...

— C'est Camille!...

— C'est elle!...

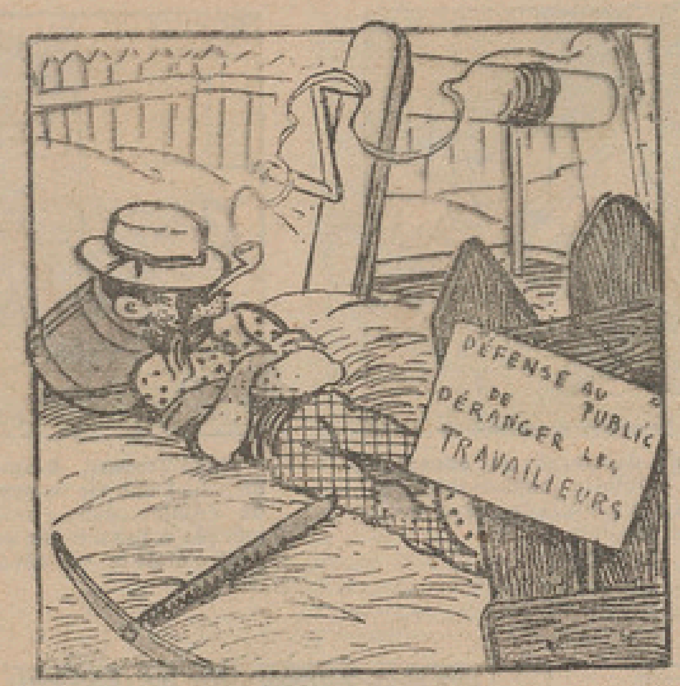
— Oh! oui, c'est mamselle Camille!...

D'un élan impétueux, tous les hommes se précipitèrent vers ce lamentable appel de leur malheureuse compagne!...

Harley arriva le premier à la berge de sable, au bord du lac inopinément surgi — immense étendue liquide qui semblait une nappe d'argent fondu sous le soleil.

(A suivre.) DANIEL HERVEY.

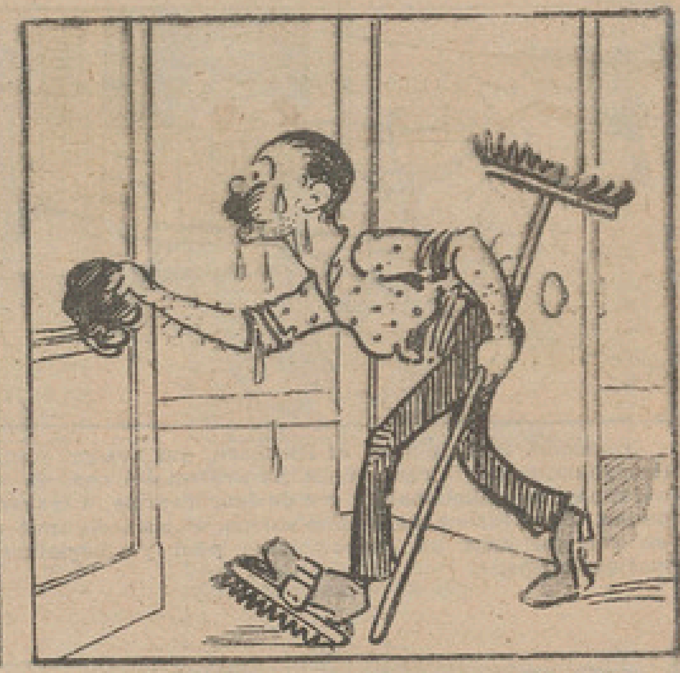
HISTOIRE DE REPOS HEBDOMADAIRE (racontée par un témoin oculaire.)



Autrefois, nous autres, les ouvriers, on travaillait le dimanche.



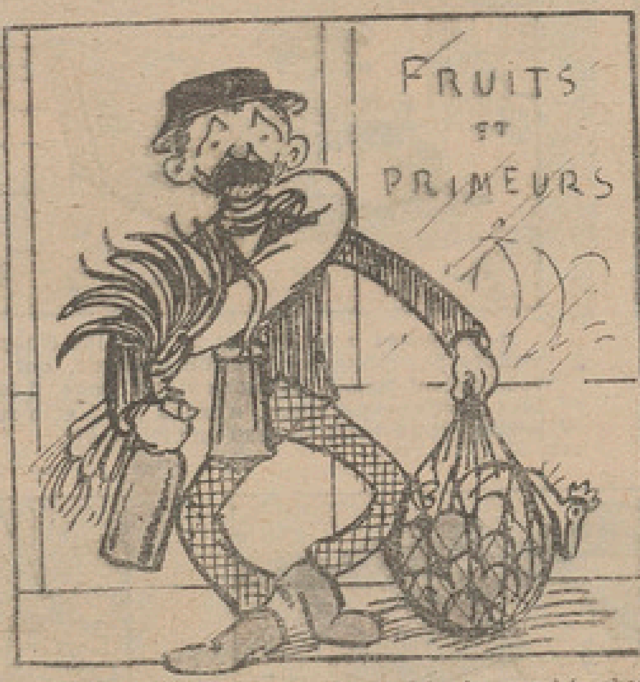
.. Mais eux autres, les députés, y-z-ont voté le repos hebdomadaire, comme quoi fallait rien faire le dimanche.



Alors nous autres, les ouvriers, on est resté chez soi. Turellement pisqu'on était là a fallu donner un coup de main à la bourgeoise pour le ménage!



Après, juste le temps d'enfiler son paletot pour cavaler au meeting du syndicat !



Ensuite, retour en vitesse pour faire le marché, chercher les provises, la boustifaille.



Et pis, après le boulotté, balader la marmaille jusqu'à la gauche !...



...sauf les cas où le syndicat nous avait prévenus qu'y aurait manifestation avec, bien entendu, coup de torchon à la clef !

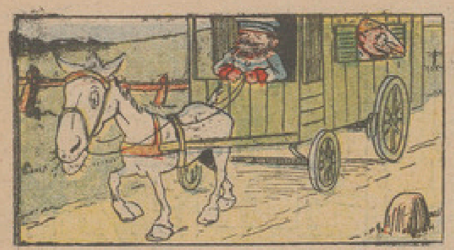


Alors, à la fin, on s'est fatigué de rien faire le dimanche, et on est retourné au chantier en douceur...



Et maintenant, nous autres, les ouvriers, on retravaille le dimanche... C'est bien moins esquintant !

LA BANDE DES PIEDS NICKELES OU LES EXPLOITS DE CROQUIGNOL RIBOULDINGUE ET FILOCHARD (Suite.)



Croquignol, Ribouldingue et Filochard, qui avaient *emprunté* une des roulottes du cirque dont ils avaient été chassés avec perte et fracas, se balladaient au gré de leur caprice. à travers la campagne. C'était justement la belle saison. et les trois amis décidèrent de s'arrêter dans un endroit isolé pour y villégiaturer pendant quelque temps.



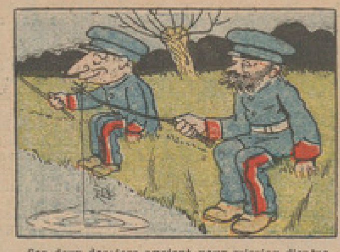
Ayant trouvé un site à leur goût, ils dételèrent le canasson et installèrent leur campement La roulotte confortablement aménagée, leur servait de villa, et les trois *touristes* résolurent de se la couler douce le plus longtemps possible.



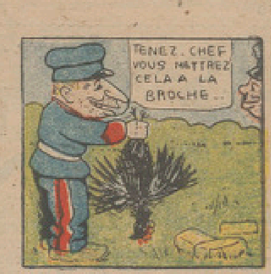
Effectivement, Ribouldingue, Filochard et Croquignol menaient une vie de rentiers, et leur plus grand plaisir était de s'étaler dans l'herbe pour roupiller d'un bout de la journée à l'autre. Ils ne se réveillaient que pour manger Bref c'était la vie rêvée.



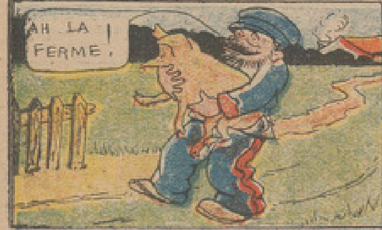
Les trois amis s'étaient partagé les différentes corvées que nécessitait leur existence ambulante. Chacun avait sa tâche. Filochard avait été spécialement désigné pour faire la *popote*, pour faire une *ragougnasse*, Croquignol et Ribouldingue ne lui arrivaient pas à la cheville.



Ces deux derniers avaient pour mission d'entretenir le *garde-manger*. A cet effet, ils se livraient ensemble aux douceurs de la pêche, mais, comme ils ne prenaient pas toujours quelque chose, il fallait bien songer à s'approvisionner d'une autre façon.



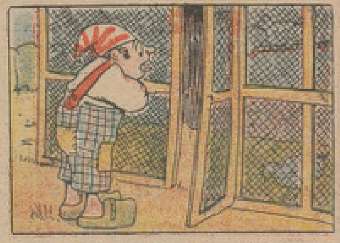
Et Croquignol, qui n'était jamais embarrassé, trouva le moyen d'améliorer *l'ordinaire*. Quand il partait *au marché*, comme il disait volontiers, il ne revenait jamais sans rapporter une poule ou même plusieurs.



Ribouldingue, de son côté, déployait autant de zèle que son distingué compagnon, et il revint même un jour au campement avec un cochon! Oh! on ne s'embêtait pas, allez! croyez-le! On dormait, on mangeait... et on buvait aussi.



Et les caves des paysans furent plus d'une fois visitées par Croquignol et Ribouldingue, qui n'en remontaient jamais les mains vides. Dame, il fallait bien boire quelque chose, n'est-ce pas? et c'est si imprudent de boire de l'eau en plein été!



Les infortunés paysans, devenus ainsi, à leur insu, fournisseurs attitrés de la bande des Pieds Nickelés, commencèrent à s'apercevoir des vols dont ils étaient l'objet, et plus d'un fermier constata avec fureur la disparition de nombreuses poules.



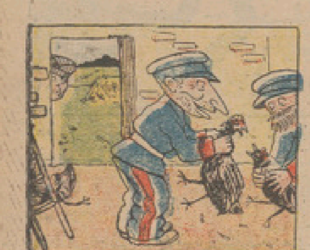
D'autres ne pouvaient comprendre comment il se faisait que leur vin diminuait, de jour en jour. Aussi tous résolurent-ils de faire bonne garde pour surprendre et arrêter si possible, le ou les filous



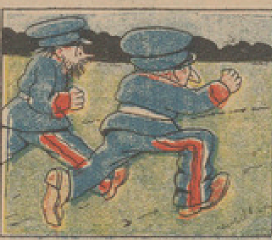
Pendant ce temps-là, Ribouldingue, Croquignol et Filochard festoyaient à la santé et aux dépens de leurs malheureuses victimes. C'était la noce! Chaque jour, un poulet ou un lapin, ainsi que d'autres plats non moins délicats figuraient sur le menu, le tout arrosé d'une ou plusieurs bouteilles de derrière les fagots!



Et quand le garde-manger était vide, Croquignol et Ribouldingue retournaient *au marché*, et revenaient toujours les bras chargés de provisions. Oh! ils ne regardaient pas à la dépense et ne marchandaient jamais le prix d'un poulet ou d'un lapin



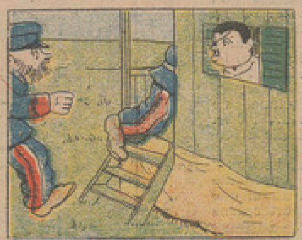
Malheureusement un jour ils furent surpris par un paysan, juste au moment où ils lui *achetaient* ses poules! Furieux, le fermier jeta les hauts cris, ameuta tous les voisins. Croquignol et Ribouldingue crurent prudent de ne pas attendre l'arrivée de ceux-ci, n'aimant pas les *explications*.



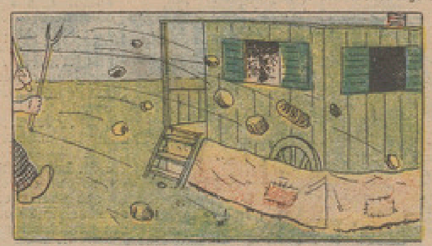
Et ils s'empressèrent, de filer, obligés, à leur grand regret, de laisser les volailles entre les mains de leur propriétaire. Ils prirent leurs jambes à leur cou et se dirigèrent vers la roulotte



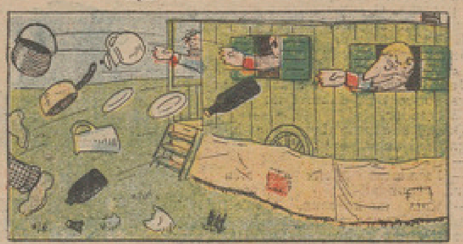
Mais de nombreux paysans armés de fourches et de bâtons se mirent à leur poursuite et ne tardèrent pas à les rejoindre. Tous étaient furieux et se promettaient de faire payer cher aux filous les nombreux vols dont ils avaient été victimes



Devinant sans peine les intentions de leurs *fournisseurs*, Croquignol et Ribouldingue s'enfermèrent dans la roulotte en compagnie de Filochard, intrigué par l'arrivée inattendue de tout ce monde.



Une fois enfermés dans le véhicule, les trois amis étaient décidés à soutenir le siège qu'allaient inévitablement entreprendre leurs adversaires. En effet, une grêle de pierres, de pavés, de branches d'arbres, commença à pleuvoir sur la fragile guimbarde.



Mais loin de se laisser intimider par ce bombardement, les *assiégés* ripostèrent par une fusillade bien nourrie. Tous les ustensiles qui se trouvaient dans la roulotte furent lancés sur l'ennemi qui fut obligé de battre un instant en retraite.



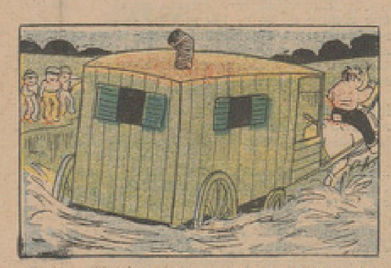
Malheusement faute de projectiles, les *assiégés*, furent bien obligés de *cesser le feu*. L'ennemi en profita pour monter à l'assaut de la *citadelle*. Mais, résolus à se défendre jusqu'au bout, Croquignol et ses braves compagnons gardèrent désespérément l'entrée de la roulotte. Les assaillants essayèrent en vain de forcer la porte.



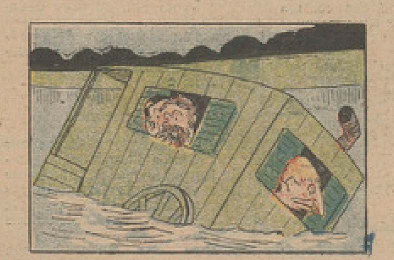
Voyant qu'ils ne pourraient avoir raison des *assiégés* de cette façon, ils décidèrent d'employer un autre moyen pour les faire prisonniers. La porte de la roulotte fut barricadée à l'extérieur par de solides planches, empêchant ainsi toute tentative d'évasion.



Croquignol, Ribouldingue et Filochard étaient pris comme dans une souricière. Le cheval fut ensuite attelé à la prison ambulante. Quel allait-être leur sort? Les trois captifs se le demandaient avec inquiétude.



Ils furent bientôt fixés à ce sujet. La roulotte se mit en route, conduite par un des assaillants qui avait enfourché le canasson et dirigea l'équipage au milieu d'un étang. Là, il s'arrêta, dételà le cheval et regagna le bord...



... laissant les infortunés prisonniers, ballottés dans la roulotte au milieu de l'étang. Ensuite l'*ennemi se retira*. La situation n'était pas des plus gaies. Comment sortir de cette prison, qui menaçait à chaque instant de disparaître au fond de l'eau?



Enfin, au prix de mille difficultés, Croquignol, Ribouldingue et Filochard parvinrent à se glisser par les étroites fenêtres et purent regagner le bord à la nage. Obligés de se mettre à l'eau avec leurs vêtements, les trois amis faisaient piteuse mine, lorsqu'ils en sortirent. Dans l'aventure, ils avaient tout perdu : cheval, roulotte, etc. C'était dommage : ils commençaient à si bien s'habituer à leur petite existence.

(*A suivre.*)

IL S'AGIT DE TROUVER SA VOCATION

OU L'ENTREPRENEUR DE SUICIDES

J'ai l'honneur de vous présenter le jeune Labalobut.

A un âge où les autres hommes, à peine sortis de l'enfance, ne songent *encore* qu'au plaisir, il a déjà conquis une célébrité, et tous les journaux ont parlé de lui.

Ça été un véritable coup de foudre!

La veille, personne ne pensait à lui, et l'univers ignorait son nom.

Le lendemain, la renommée aux cent voix publiait ses hauts faits, et son nom était dans toutes les bouches.

Rien, du reste, ne pouvait faire prévoir une semblable destinée.

C'est ainsi que les fortes natures se révèlent d'un seul jet vigoureux et sublime.

Ses parents se plaignaient de sa paresse, et son maître d'école le déclarait stupide.

Enfant, on ne lui avait connu d'ardeur que pour le jeu de billes et « pigeon vole ».

Jeune homme, on le rencontrait plus souvent au cabaret du coin qu'à l'atelier.

Quand son père, inquiet ou indigné, lui demandait :

— Que veux-tu faire?

— J'aimerais mieux ne rien faire, répondait-il.

— Mais malheureux, ajoutait l'auteur de ses jours, nous ne sommes pas riches, et nous ne pouvons t'entretenir dans l'oisiveté.

Labalobut, dont la plus grande faiblesse est une sensibilité exquise, s'enfuyait de la maison paternelle, pour ne pas voir l'affliction de ses bons parents, et cherchait l'oubli dans les émotions du carambolage.

Que voulez-vous? *Il n'avait pas encore trouvé sa vocation.*

Le professeur d'allemand de Napoléon Ier parlait aussi de la stupidité de son élève.

Labalobut se promenait dernièrement, les mains dans ses poches vides, en se demandant avec anxiété comment il pourrait trouver quelque argent, sans travailler, ou passer sa journée au cabaret, sans argent, lorsqu'il rencontra un voisin, M. Pluvert, vieillard de soixante-douze ans, quelque peu maniaque.

— Mon ami, lui dit M. Pluvert, je désire me brûler la cervelle : voudrais-tu avoir la complaisance d'aller m'acheter un revolver et des balles? Je t'attendrai au café.

Vous auriez trouvé la demande singulière, et vous auriez peut-être refusé cette complaisance.

Labalobut n'hésita pas : *sa vocation se révélait.*

Il courut acheter l'arme et revint au café, où il but abondamment en compagnie du vieillard, puis ils sortirent ensemble et gagnèrent un endroit écarté, où Pluvert tenta de se suicider lui-même.

Le revolver ne partit pas.

Labalobut, désolé de ce contretemps, et ne voulant pas prolonger inutilement une situation aussi tendue, rechargea l'arme lui-même avec les plus grands soins : *sa vocation se dessinait de plus en plus.*

— Mon ami, lui dit le vieillard, touché de tant d'obligeance, ma main tremble, et je crains de me manquer. Si tu veux me brûler toi-même la cervelle, voici dix francs.

Labalobut prit l'argent et tira. *Sa vocation s'était révélée.*

Quelques journaux lui ont niaisement reproché d'avoir été aussitôt boire ses dix francs au café.

Que voilà bien la morale de M. Prud'homme!

Comment, vous ne comprenez pas la joie intime de cette âme qui venait enfin de trouver sa voie?

Vous ne comprenez pas quel immense soulagement, quel noble enthousiasme ressentit ce jeune homme, au moment où il vit s'ouvrir devant lui toute une carrière originale, à laquelle personne n'avait pensé :

ENTREPRENEUR DE SUICIDES!

Lui, l'inutile d'hier, que chacun affectait de regarder comme un paresseux et un idiot, il avait enfin sa place dans la société, il apportait sa pierre à l'édifice de la civilisation, il dotait sa patrie d'une industrie nouvelle, fondée, inventée, innovée par lui, par lui seul, et vous ne comprenez pas la sérénité de l'inventeur triomphant!?

Il n'y a pas dans la vie d'un homme de moment plus doux que celui où, pour la première fois, il sent se réaliser en lui l'accord si rare de ses désirs avec ses actions ; que celui où il met, pour la première fois, le pied sur la route qu'il est appelé à parcourir d'un pas ferme et vainqueur.

Gagner de l'argent sans fatigue, sans concurrent, en obligeant le prochain, n'est-ce pas un beau rêve?

Pour Labalobut, ce rêve devenait une réalité.

Il va s'établir, et il a déjà préparé un prospectus, dont je possède une épreuve.

Le voici :

AVIS AUX AMATEURS

« M. Labalobut, entrepreneur de suicides, a l'honneur de prévenir les personnes dégoûtées de l'existence, qu'il se charge de les en débarrasser, dans les prix doux, et aux meilleures conditions possibles.

« Grâce à son activité et à son zèle, grâce surtout à la modicité de ses prix établis sur les bases les plus modestes, il espère que, toute personne ayant à se plaindre du sort, ou simplement lasse de traîner une vie misérable dans cette vallée de larmes qu'on appelle la terre, n'hésitera plus devant une crainte puérile de la mort.

« Beaucoup de clients redoutent de se manquer ou de se faire souffrir inutilement ; d'autres s'effrayent à la vue d'un revolver, d'un poignard, et faiblissent au dernier moment.

« Adressez-vous à M. Labalobut.



« La sûreté de son coup d'œil, la fermeté de sa main, la douce gaîté avec laquelle il procède aux préparatifs suprêmes, enlèveront certainement toute hésitation aux esprits faibles et timorés.

« M. Labalobut ne craint pas de l'affirmer : Jamais aucun de ses clients ne s'est plaint, ne se plaindra de lui.

APERÇU DE QUELQUES PRIX :

Pour vieillards, âgés de plus de soixante ans (fournitures non comprises) .... 10 fr.

Pour hommes dans la force de l'âge, de quarante à soixante ans .... 20 fr.

Pour jeunes gens........ 30 fr.

Pour dames, suivant l'âge, la beauté, l'état de fortune, de 5 à .... 100 fr.

Pour les enfants, on traite à forfait.

« M. Labalobut a établi ses prix en raison directe de la vitalité de ses clients et de l'assaut que sa sensibilité doit supporter dans ces pénibles fonctions.

« Il est évidemment plus cruel de débarrasser du fardeau de l'existence une jeune personne charmante et riche, qu'un vieillard grincheux, désagréable et laid.

« M. Labalobut fera également une remise de 25 p. 100 aux personnes qui se suicideront en famille.

« Pour la pendaison et le poison, prix débattus.

« Les personnes inscrites au bureau de bienfaisance pourront se faire pendre gratuitement par les mains de M. Labalobut, tous les dimanches, de midi à deux heures, sur présentation de leur carte d'indigent. Dans ce cas, la corde restera à M. Labalobut.

« Il se rend à domicile.

« Prévenir vingt-quatre heures d'avance par lettre affranchie. »

P. S. — M. Labalobut offre de brûler la cervelle pour rien à quiconque prouvera qu'un seul de ses clients... en est revenu.

Pas de succursales.

Pas de crédit.

On paye d'avance.

EDMOFF.

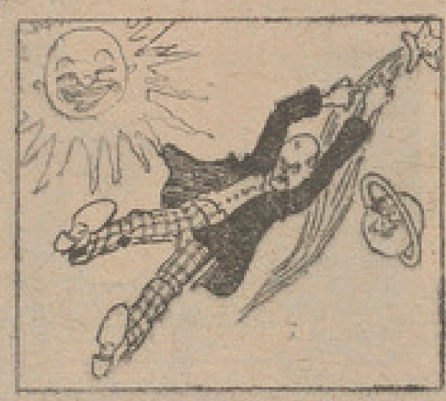
MOITIÉTIMBRÉ DANS LA LUNE



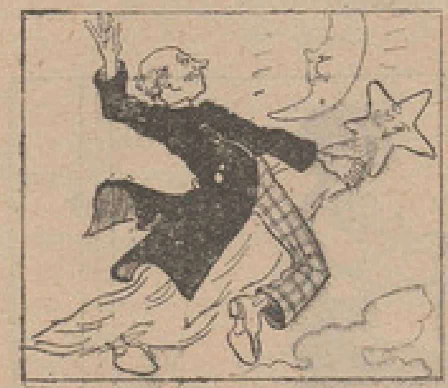
Le savant Moitiétimbré n'avait qu'une idée : aller faire un voyage dans la lune. Hélas ! plus il cherchait, plus il trouvait ce voyage impossible.



Un jour, comme il travaillait à la découverte d'un nouvel onguent à faire pousser des cheveux même sur les pommes d'escalier, sa cornue éclata et il fut précipité si haut...



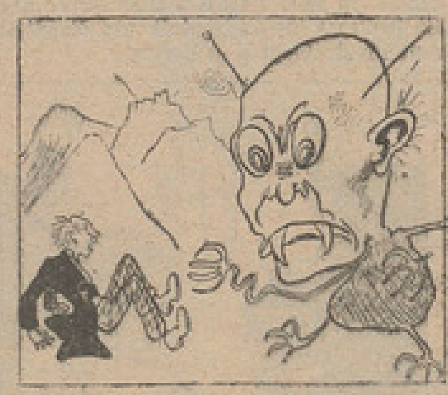
... qu'il réussit à saisir au passage la queue d'une étoile filante à laquelle il se cramponna de son mieux.



Il parvint à rattraper son équilibre et s'installa confortablement ; il s'aperçut alors avec une joie sans égale qu'il se rapprochait de la lune avec une vitesse vertigineuse. Son rêve allait enfin se réaliser.



Si bien qu'au bout d'un temps relativement court il vint choir dans l'astre de tous ses rêves, juste sur la tête d'un monstre effrayant.



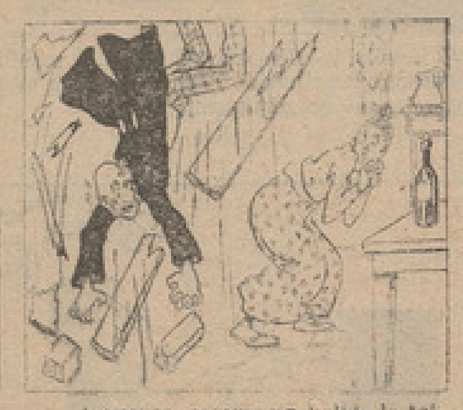
C'était un paisible lunaire qui, furieux, se précipita sur le malheureux savant.



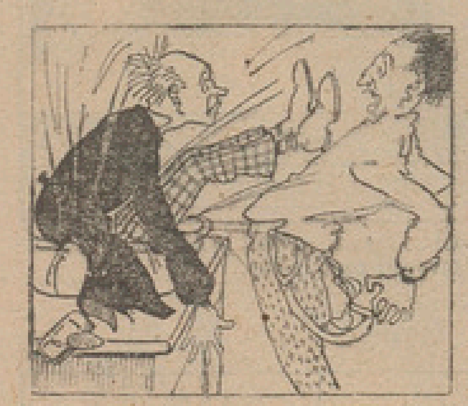
Il le saisit et le jeta au loin avec tant de force...



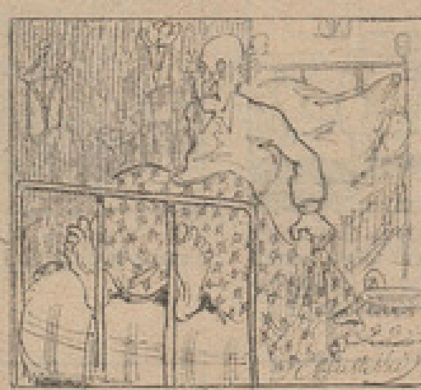
... que le pauvre Moitiétimbré se retrouva bientôt dans le champ d'attraction de la terre et tomba avec une vitesse vertigineuse..



...traversa comme un bolide la toiture de la mère Patatemolsie, qui crut pour le moins à l'arrivée du diable.



Puis, passant au travers du plancher, il vint tomber assis dans la cuvette du père Lafrite.



A ce moment, il se réveilla, car c'était bel et bien un affreux cauchemar causé par son idée fixe.



Depuis ce jour, il fut guéri de son étrange manie de vouloir visiter la lune ; il a même pris celle-ci tellement en grippe que jamais plus il n'a voulu la regarder, mais entre nous la lune s'en moque un peu.



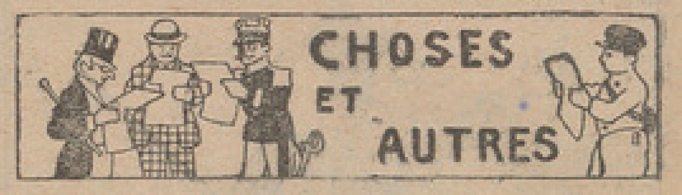


NOS MONTRES

Pour qu'une montre marche bien sans arrêt, retard ou avance, il faut observer à son égard les prescriptions ci-après :

Remonter toujours la montre à la même heure et non à tort à travers, comme on le fait bien souvent. Ne jamais la laisser séjourner dans le gousset d'un vêtement que l'on quitte, car on l'expose à une chute ou à la heurter violemment en reprenant l'habit. Ne jamais la déposer sur le marbre d'une cheminée ou d'une table de nuit.

Si, malgré cela, votre montre ne marche pas régulièrement, c'est qu'elle aura un vice de conformation, auquel l'horloger sera capable de remédier.



HONORAIRES DE BOURREAU

Dans certaine principauté des Balkans arrachée depuis quelques années au joug turc, le bourreau, ainsi que la plupart des fonctionnaires, est peu payé, souvent pas payé du tout ; et voici comment il s'arrange pour toucher ses honoraires.

Dans cet Etat il n'y a pas de lieu d'exécution assigné, le bourreau est libre d'opérer où bon lui semble, ce qui lui permet de s'offrir un traitement assez rémunérateur en prélevant sur l'habitant un impôt bizarre.

Après avoir pris possession du condamné, il s'en va, chassant devant lui sa victime entravée, et s'arrête devant la plus belle boutique de la



ville ; puis, entrant dans le magasin, il annonce au propriétaire qu'en vertu de son pouvoir discrétionnaire il va accrocher le condamné à l'enseigne de sa boutique.

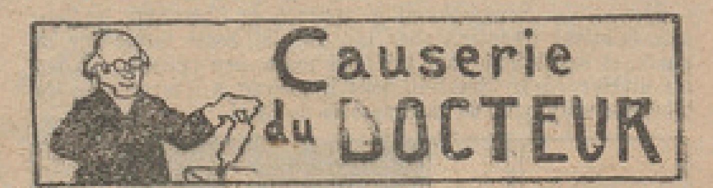
Le commerçant, pour être exempt d'un pareil tableau accroché à la devanture de son magasin, offre une somme d'argent au bourreau, que celui-ci empoche aussitôt. Après cela l'honnête fonctionnaire reprend sa marche, toujours poussant son « client » et rentre chez un nouveau commerçant qui s'empresse de payer le prix d'exemption.

Enfin, après quelques heures de ce manège et lorsqu'il a « tapé » les principaux commerçants de la ville, il s'occupe du condamné qui attend, on devine dans quelle angoisse.

Il choisit un arbre suffisamment solide et y accroche son homme. Cela fait, il rentre chez lui compter sa recette. Le procédé est aussi ingénieux que cruel.

E. M.





Pour faire disparaître les verrues.

Recouvrir les verrues deux fois par jour avec la solution suivante :

Acide trichloracétique......	9 grammes.
Alcool pur................	1 gramme.

Laisser sécher, en ayant soin que le liquide ne tache le linge ou les vêtements.

Bain aromatique.

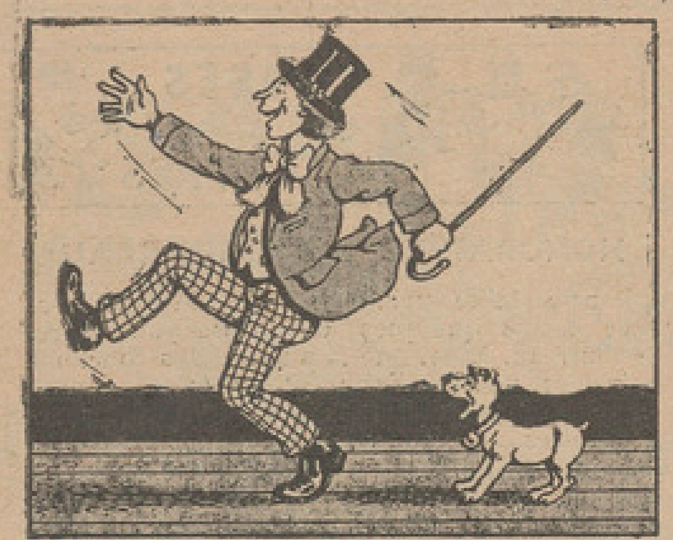
Prendre 3 litres d'eau bouillante, y faire infuser pendant 10 à 12 heures 1,300 grammes d'espèces aromatiques.

On nomme espèces aromatiques un mélange par parties égales de feuilles de sauge, thym, serpolet, origan commun, absinthe et romarin.

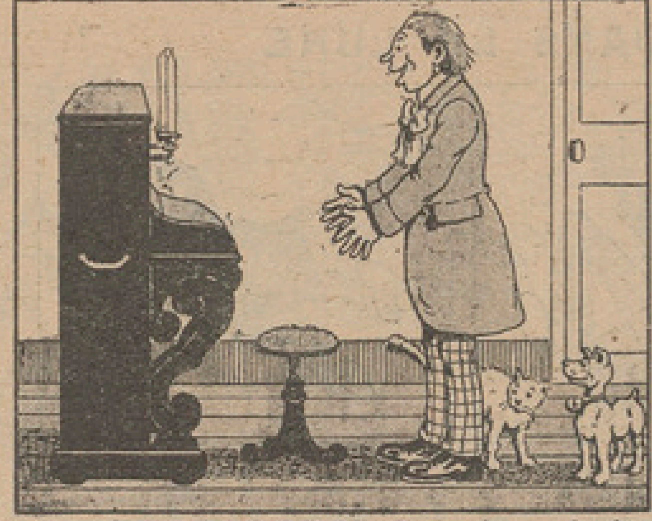
Ce bain aromatique convient parfaitement aux personnes affaiblies et débilitées.

Dr E. M.

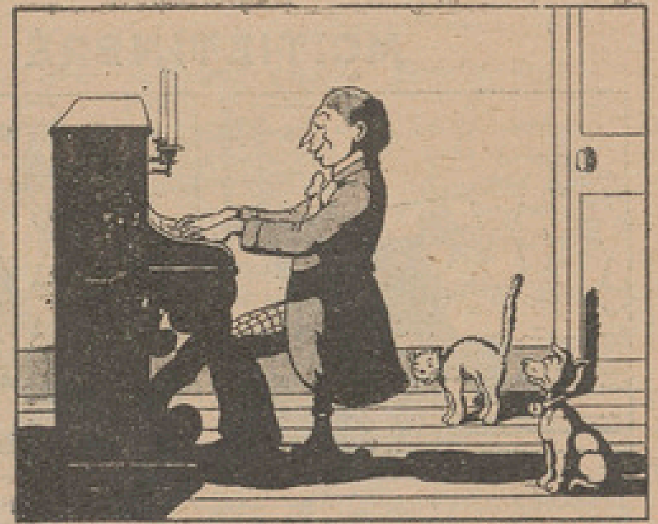
LA MUSIQUE ADOUCIT LES MŒURS



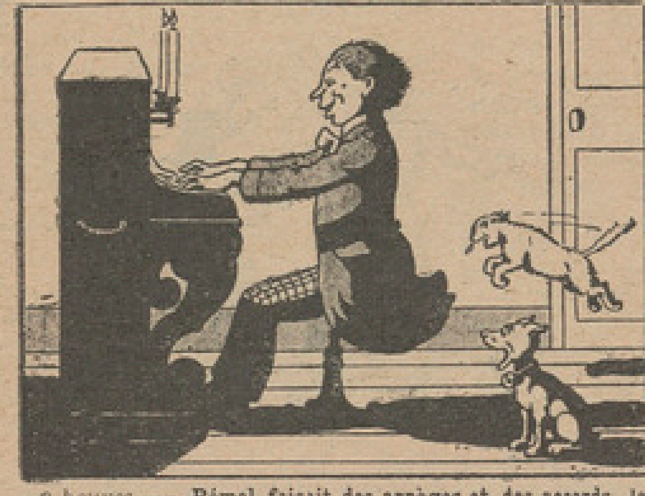
Athanase Bémol, pianiste dans la purée, avait vu enfin le rêve de sa vie se réaliser. Une vieille tante lui avait légué par testament un piano ; aussi ne se sentait-il plus de joie.



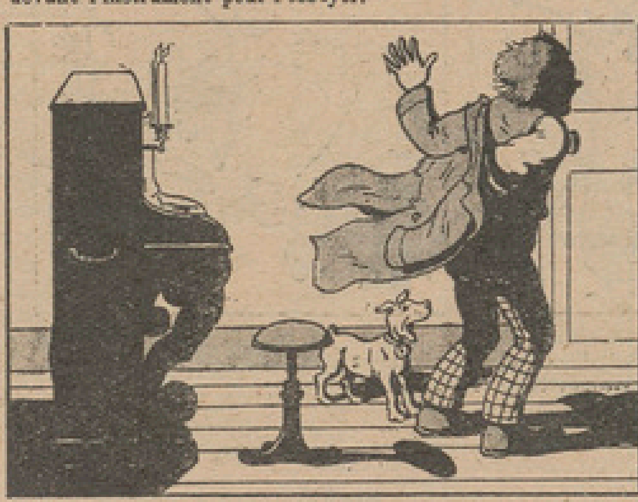
Le piano était arrivé, il était là, chez lui, dans sa chambre, rehaussant par sa sombre présence le modeste mobilier. Il était 7 heures du soir, l'heure d'aller dîner, Bémol dont l'émotion était immense ne se sentait pas d'appétit et il s'installait devant l'instrument pour l'essayer.



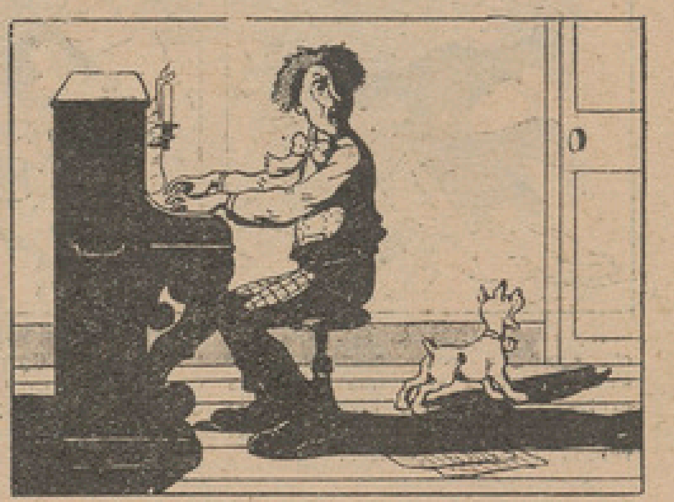
8 heures. — Bémol faisait des gammes de plus en plus compliquées au grand déplaisir de son chien et de son chat qui commençaient à être inquiets.



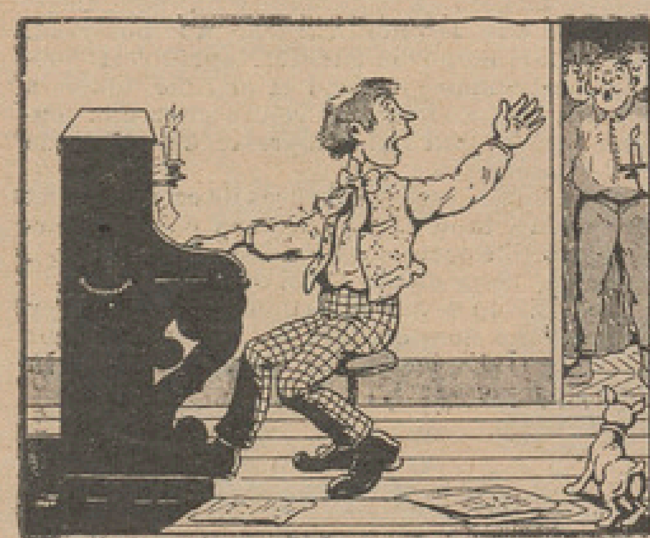
9 heures. — Bémol faisait des arpèges et des accords, le chien poussait des aboiements plaintifs et le chat énervé faisait des bonds dans la pièce.



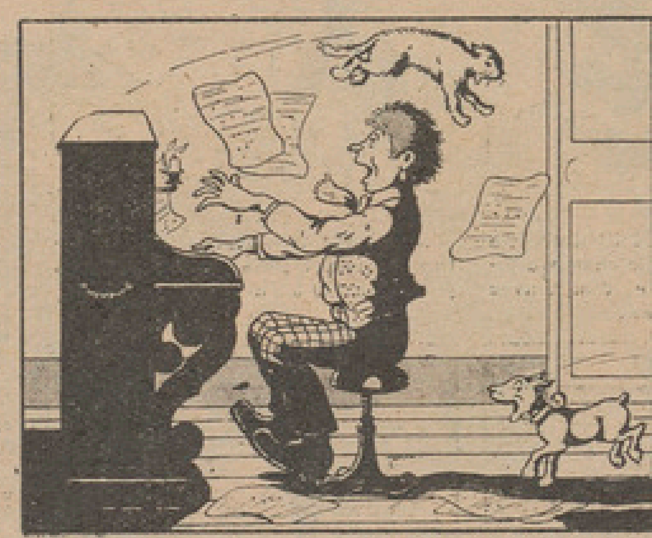
10 heures. — Bémol avait chaud, il retirait sa jaquette et commençait le prélude de Bach, malgré les grognements d'Azor qui protestait énergiquement.



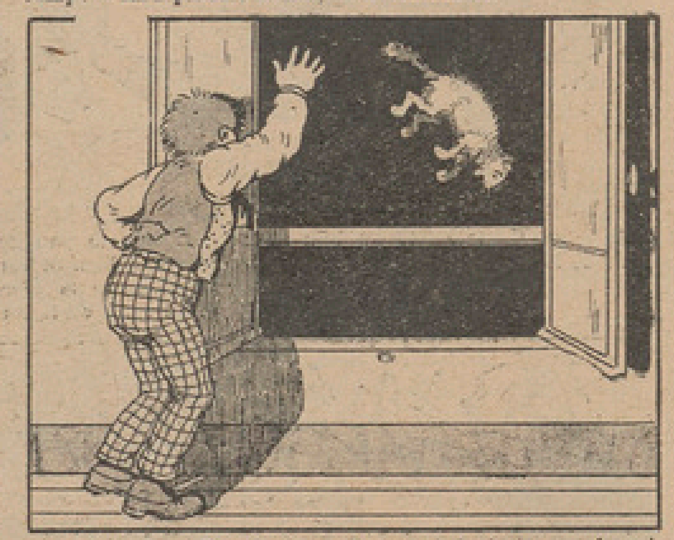
11 heures et demie. — Bémol jouait toujours, il exécutait les sonates de Mozart, à ce moment on frappait à la porte, c'était le concierge qui le priait de vouloir bien finir sa musique, les locataires désirant dormir en paix. « Fichez-moi le camp ! » lui répondait Bémol, et il continuait.



Minuit — Bémol jouait le concerto de Chérubini, les voisins faisaient irruption chez lui, la clef étant restée sur la porte, et insistaient pour lui faire cesser son concert. « Allez au diable ! » leur disait-il, puis il passait à l'impromptu de Tschaikowsty suivi de la rhapsodie de Liszt.



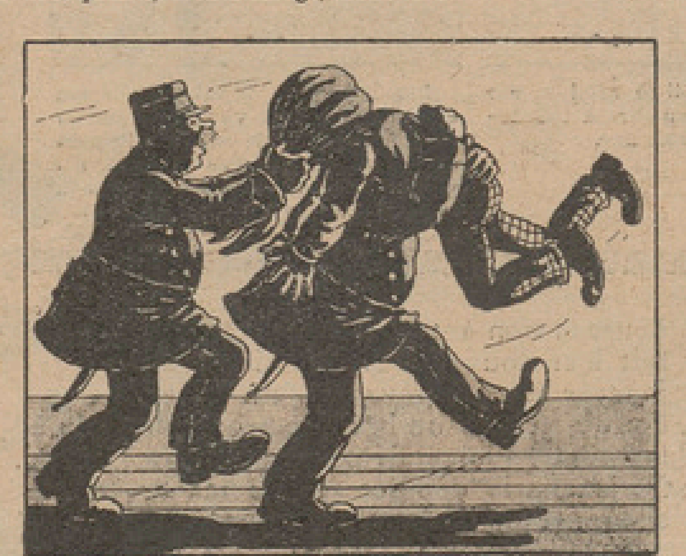
1 heure du matin. — Ensuite il attaquait la chevauchée des Walkyries de Wagner. Le chat complètement affolé courait tout autour de la pièce et lui sautait par-dessus la tête cependant qu'Azor, devenu enragé, hurlait sans discontinuer.



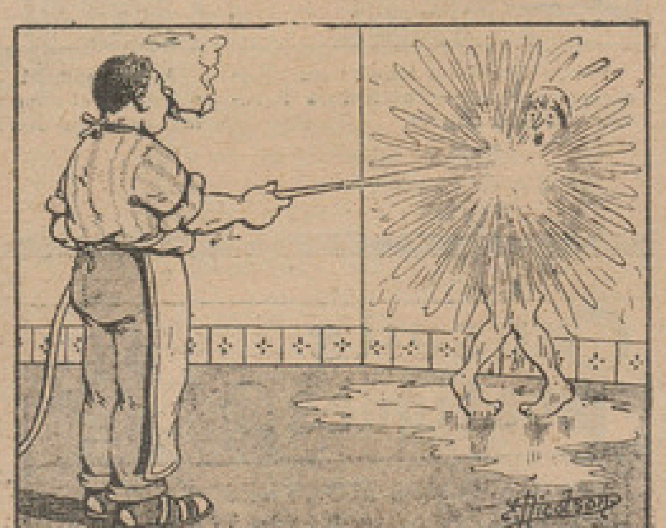
2 heures. — Bémol se levait, ouvrait la fenêtre, puis, saisissant le chat, il l'envoyait dans la rue.



2 heures 5. — Ensuite prenant le chien par la peau du cou, l'envoyait rejoindre le chat.



2 heures 15. — Bémol, les yeux hagards venait de se remettre au piano, lorsque deux agents entrèrent dans la chambre, sans hésiter, ils sautèrent sur le musicien et l'emmenèrent malgré ses cris.



Epilogue. — Bémol est maintenant dans un asile d'aliénés et on essaye sur lui, mais en vain, le traitement des douches froides.

ANECDOTES

Frédéric et le placard.

Frédéric le Grand travaillait dans son cabinet à Potsdam, lorsqu'il fut dérangé par des cris, des rires et un tumulte indescriptible se passant sous ses fenêtres.

Il envoya un officier s'informer.

— Sire, dit celui-ci, en revenant, c'est un placard injurieux contre Votre Majesté, que l'on a suspendu à une assez grande hauteur, au mât d'un quinquet. Et comme il est difficile de déchiffrer ce qui est écrit, les gens se bousculent pour être les mieux placés. Faut-il aller les disperser?

— Non pas, fit le roi.

Et appelant quatre de ses valets :

— Allez, dit-il, descendre poliment la pancarte au niveau du nez des badauds.

Et lorsque ce fut fait, le peuple ahuri se dispersa, ne parlant plus que de l'esprit du roi.

Pour les pauvres.

Une charmante princesse, qui ne travaillait que pour les pauvres, courant de-ci de-là, récoltant partout, se trouvait un jour chez un riche banquier; elle ne pouvait s'en aller sans avoir parlé de ses pauvres. Aussi, s'approchant du banquier, elle lui dit :



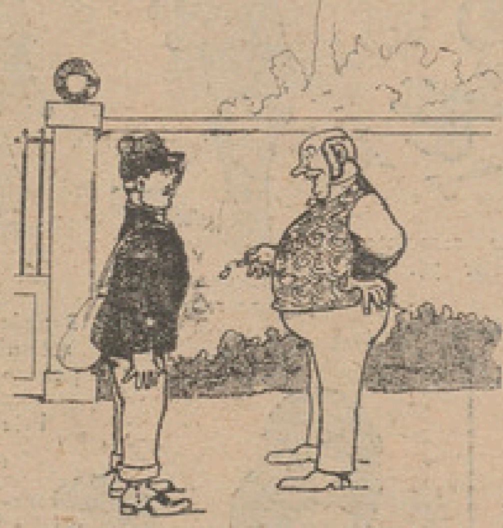
— Donnez-moi mille francs pour la construction d'une maison de retraite pour mes pauvres vieux. Vous serez le premier donateur pour cette œuvre; et en échange, moi, je vous donnerai quelque chose que je n'ai donné à personne. Le banquier tendit aussitôt le billet bleu, avec même un aimable sourire. Alors la princesse passa derrière lui, et lui envoya un maître coup de pied dans le... dos... L'autre interdit d'abord se mit à rire aux éclats.

Pouvait-il faire autrement? C'était pour les pauvres, puis la princesse avait tenu sa promesse.



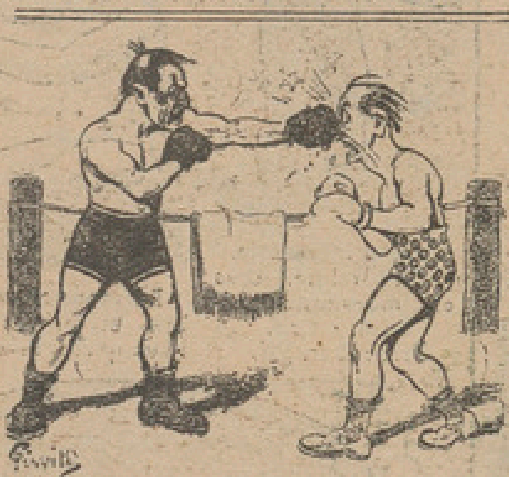
— Je ne sais pas où flanquer ces lettres pour que ma femme ne les trouve pas.

— Mets-les donc dans le linge à raccommoder.

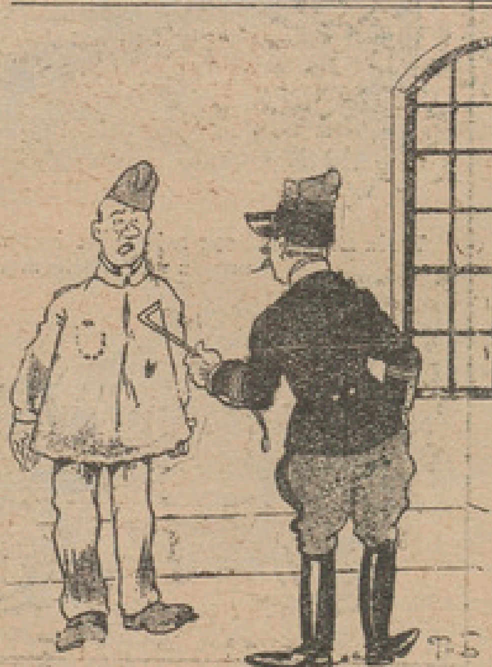


— Et vous êtes bien vu de vos chefs?

— Comme ci, comme ça... le capitaine est myope et le sergent-major presbyte.



— Comment, vous ne connaissez pas ma devise : « Le plaisir de donner vaut mieux que ce qu'on reçoit! »



— Pourquoi avez-vous mis votre bourgeron à l'envers?

— Mon lieutenant, c'est parce qu'il y a un trou à l'endroit.

ANECDOTES

Précocité.

M. et Mme Odur promenaient un charmant bébé de 10 mois à peine, au Jardin des Plantes. Celui-ci pousse des petits cris devant les animaux; car c'est ainsi qu'il traduit ses pensées.



Mais, arrivé devant la cage des singes, il tombe en extase et ouvre de grands yeux. Puis, voyant un superbe macaque, il s'écrie tout à coup : « Papa! papa! »

C'était le premier mot de Bébé. Aussi les parents furent-ils bien heureux!

Difficile à vérifier.

M. Lacaisse, devenu très riche, se retire dans une immense propriété qu'il vient d'acheter près de Paris, il s'occupe d'orner son parc et pour cela il a fait venir le sculpteur JEAN MURGER.



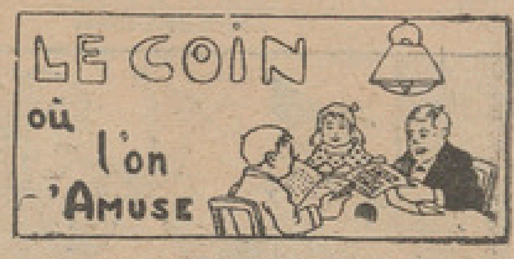
M. LACAISSE. — Ici, il me faudrait un cerf, et là un cheval.

JEAN MURGER. — Bien!

M. LACAISSE. — Ici il me faudrait un ange.

JEAN MURGER. — Bon! nous ferons cela; mais à propos, de quelle grandeur le voulez-vous! 2m,50 environ, n'est-ce pas?

M. LACAISSE. — Non, non. Faites-le-moi donc plutôt de grandeur naturelle!



SOLUTIONS DES DIVERS AMUSEMENTS DU NUMÉRO 28

ENIGME. — Cerf.
CHARADE — Pouding.
CASSE-TÊTE. — Albertine, Victoire.
LOGOGRIPHE. — Git, Gite Gitane.
MOTS CARRÉS. —

L A V A L
A G A M I
V A R N A
A M N O N
L I A N E

1er CALEMBOUR. — Parce qu'elles font merveilleusement danser l'anse du panier.

2e CALEMBOUR. — Parce que tout le monde dit que Paris n'a pas été bâti dans un jour.

REBUS. — La Rochelle, Chateauroux, Orléans

Enigme.

Au feu, je rétablis vite un malade.
En chambre, je suis un objet discret.
Aux roses je deviens presqu'un secret.
Je suis très sourd mais n'en fais pas parade.

Charade.

Mon premier vient de Chine.
Mon second un adjectif possessif.
Mon troisième également.
Mon quatrième un cheval âgé.
Mon tout un gros mammifère.

Casse-tête.

(Avec ces lettres formez deux prénoms.)

a a a d e c e i l n r t v x

Logogriphe.

Mes trois premiers pieds ne changent pas.
Ajoutez-m'en un: J'effraye.
Ajoutez-m'en deux: Je suis une empreinte.
Ajoutez-m'en trois: J'ennuie.

Mots carrés.

1 Petit quadrupède rongeur.
2 Calendrier ecclésiastique.
3 Abréviation latine.
4 Ville d'Italie.

Calembours.

— Quel est le comble pour un jeune substitut?

— Qu'est-ce que l'on prend le plus souvent au café en hiver?

(Solutions dans le prochain numéro.)

RÉBUS

Trouver le nom de trois empereurs célèbres.

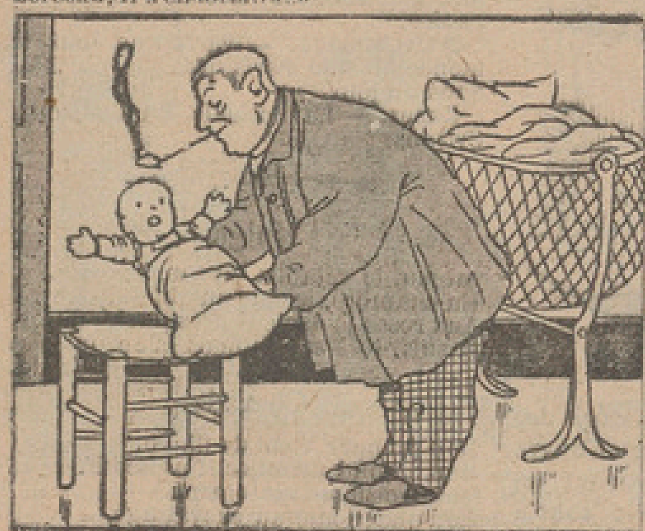


(Solution dans le prochain numéro.)

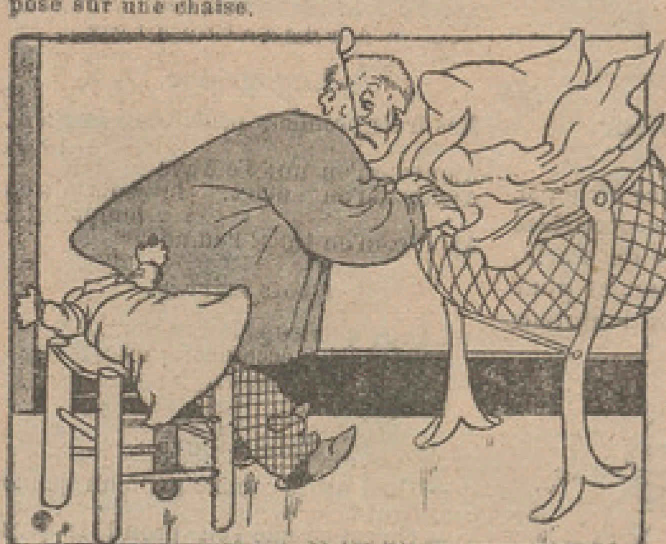
LES FINESSES DU MÉNAGE RIFLANDOUILLE

LE BERCEAU

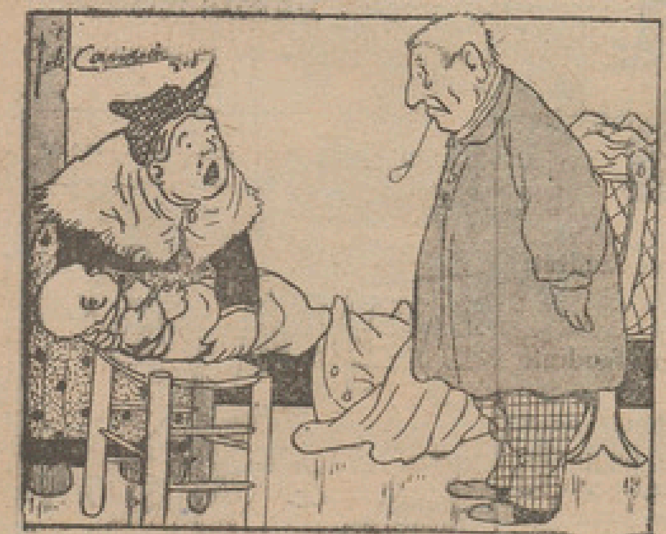
Virginie Riflandouille allant laver son linge prie son mari Eustache de garder son fils Gargouillot. « Promène-le un peu, et s'il pleure tu remueras le berceau, il s'endormira. »



Et Virginie s'en va. Eugène promène l'enfant qui est de bonne humeur. Mais, dix minutes après, cela se gâte, le mioche commence à brailler. Eustache le pose sur une chaise.



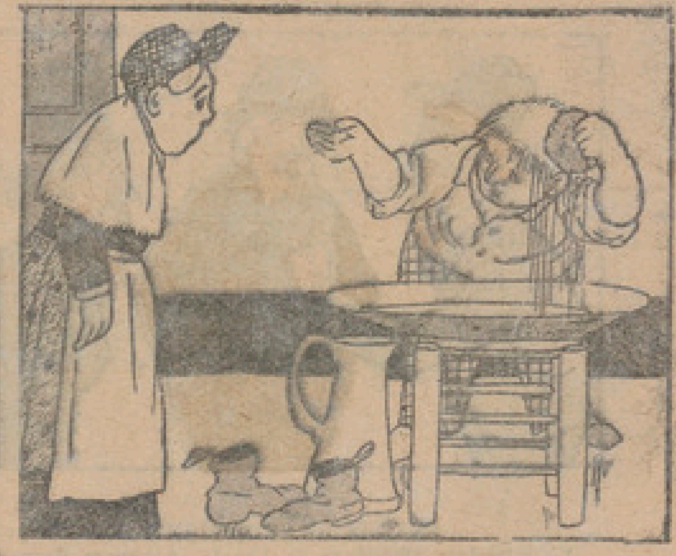
Et se met à remuer le berceau tandis que le petit hurle comme un possédé. Eustache a beau remuer le berceau comme un enragé, Gargouillot braille de plus en plus



Une heure après, Eustache remue toujours et Gargouillot n'a pas arrêté de crier. Heureusement sa femme arrive qui prend l'enfant et dit à son mari : «Imbécile !... Il fallait remuer le berceau... mais avec le petit dedans !.. »

LES FINESSES DU MÉNAGE RIFLANDOUILLE

LES SOULIERS



« Virginie, va me cirer les souliers, tu sais que je dois aller à la mairie comme témoin tout à l'heure. »



Or, comme notre héros est savetier à ses moments perdus, sa femme Virginie descend dans son échoppe



Et se met en devoir de décrotter, de cirer, brosser, trente-quatre paires de godillots à ses clients.



Ce qui fait qu'Eustache dut cirer les siens une heure et demie après, car c'étaient les seuls qu'elle avait oublié de nettoyer.

MIROBOLANTE HISTOIRE D'ATHANASE GROVERT, ARTISTE PEINTRE *(Suite.)*

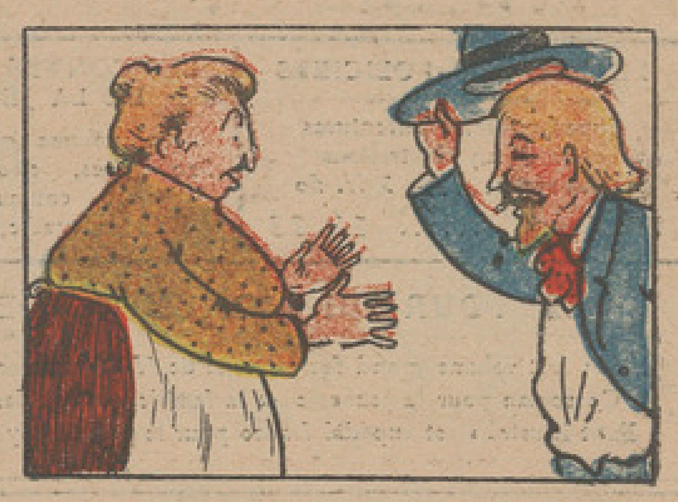


III
SÉANCE DE SPIRITISME

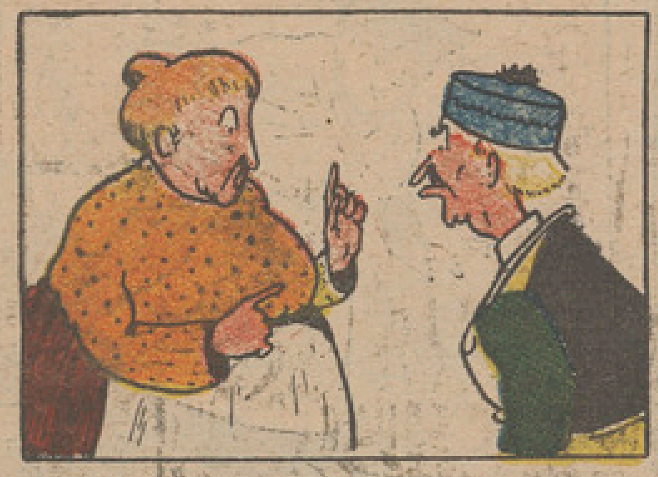
En attendant l'héritage de l'oncle, Athanase Grovert considéra qu'il était superflu de verser au propriétaire l'argent des deux termes en retard. Il consulta à ce sujet ses deux copains qui lui donnèrent parfaitement raison.



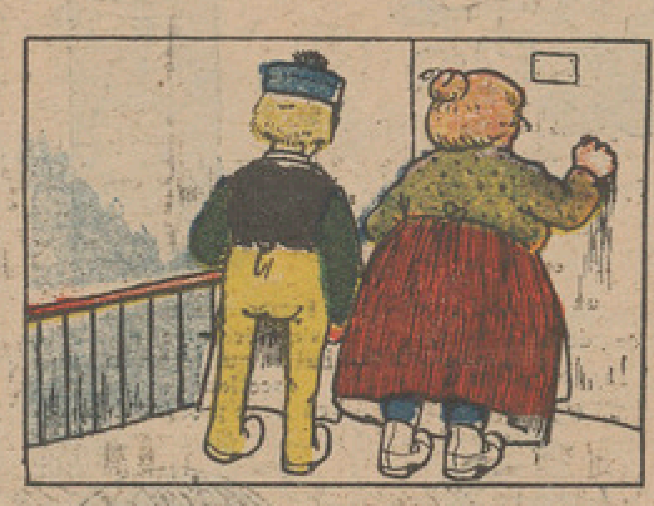
Le cerveau machiavélique du peintre trouva un moyen. Il en fit part à Diapason et à Sonnet et l'on décida que le soir même on déménagerait à la cloche de bois... Athanase aperçut la femme du concierge qui balayait la cour... Il descendit rapidement l'escalier...



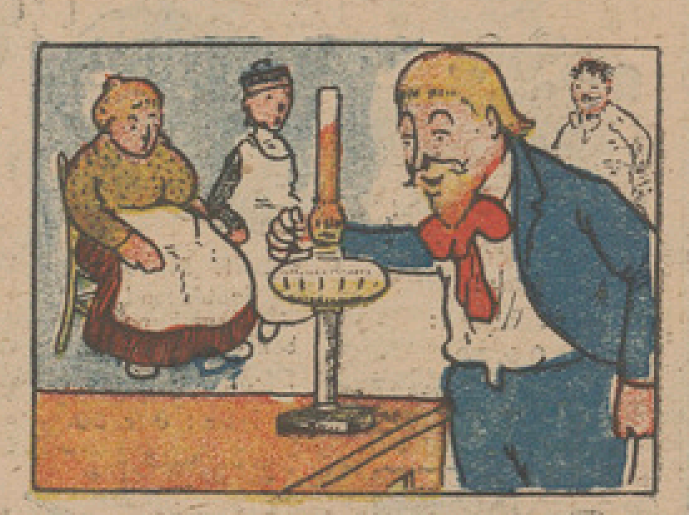
... et vint la trouver. « Madame la concierge, dit-il, nous donnons ce soir dans notre chambre une grande séance de spiritisme ; il est de mon devoir d'inviter mes excellents concierges à assister à nos intéressantes expériences... »



Tout heureuse la bonne femme, qui avait longuement entendu parler de spiritisme, mais n'avait jamais assisté à une séance, accepta avec joie... Elle en parla à son mari qui ne se souciait guère de fermer sa loge pour monter au cinquième...



Mais son épouse insista tant et tant que le soir après le dîner ils frappaient chez les bohèmes... Athanase les présenta à une dizaine d'artistes, comme eux venus en curieux, disait-il...



On s'assit tant bien que mal et Athanase parla : « Vous n'ignorez point que les esprits n'acceptent de revenir sur terre qu'à la condition d'être dans l'ombre... Nous devons simplement percevoir leur voix... Donc nous allons éteindre la lampe... »



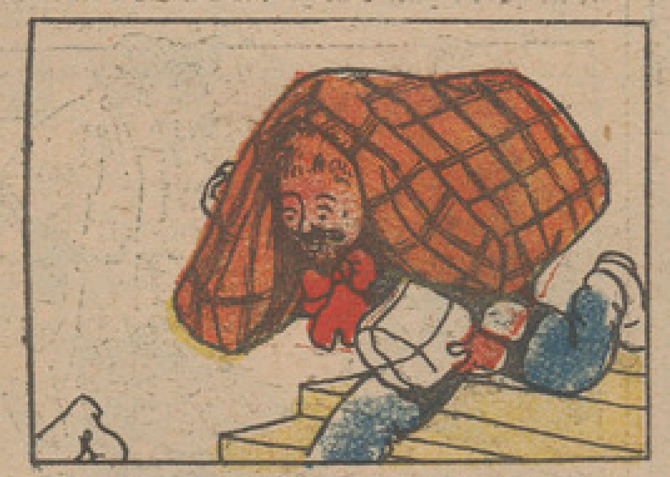
Ce qui fut dit fut fait et bientôt la chambre se trouva dans l'obscurité la plus complète... On invita d'abord Mozart à interpréter une de ses œuvres... Ce fut Diapason qui sur son piston modula des sons d'une aigreur sans pareille...



Puis ce fut Victor Hugo qui, par la bouche de Sonnet, récita des vers... Soudain on entendit un vacarme épouvantable... La concierge affolée serrait son mari qui n'était pas trop rassuré...



« Ne craignez rien, cria Athanase, nous allons entendre un discours de Gambetta... Ce bruit vous représente simplement le tumulte de la Chambre des députés... »



La vérité c'était que les copains d'Athanase, emportant chacun une partie du mobilier, dégringolaient les escaliers... Les concierges tremblaient toujours de tous leurs membres



Soudain le calme le plus profond se fit dans la chambre... Dix minutes se passèrent sans que les pipelets n'entendissent le moindre bruit... Enfin le concierge se décida à allumer une allumette...



Stupeur ! La chambre était vide... Plus de meubles, plus de locataires ! Tout envolé !... Seul un bout de papier sur le parquet... Le concierge le ramassa et lut écrit en grosses lettres : « Au revoir et... merci ! » Tous deux poussèrent un hurlement et comprirent la comédie qui venait de se jouer. *(A suivre.)*

Sceaux. — Imprimerie Charaire *Le gérant :* EMILE BEUVE